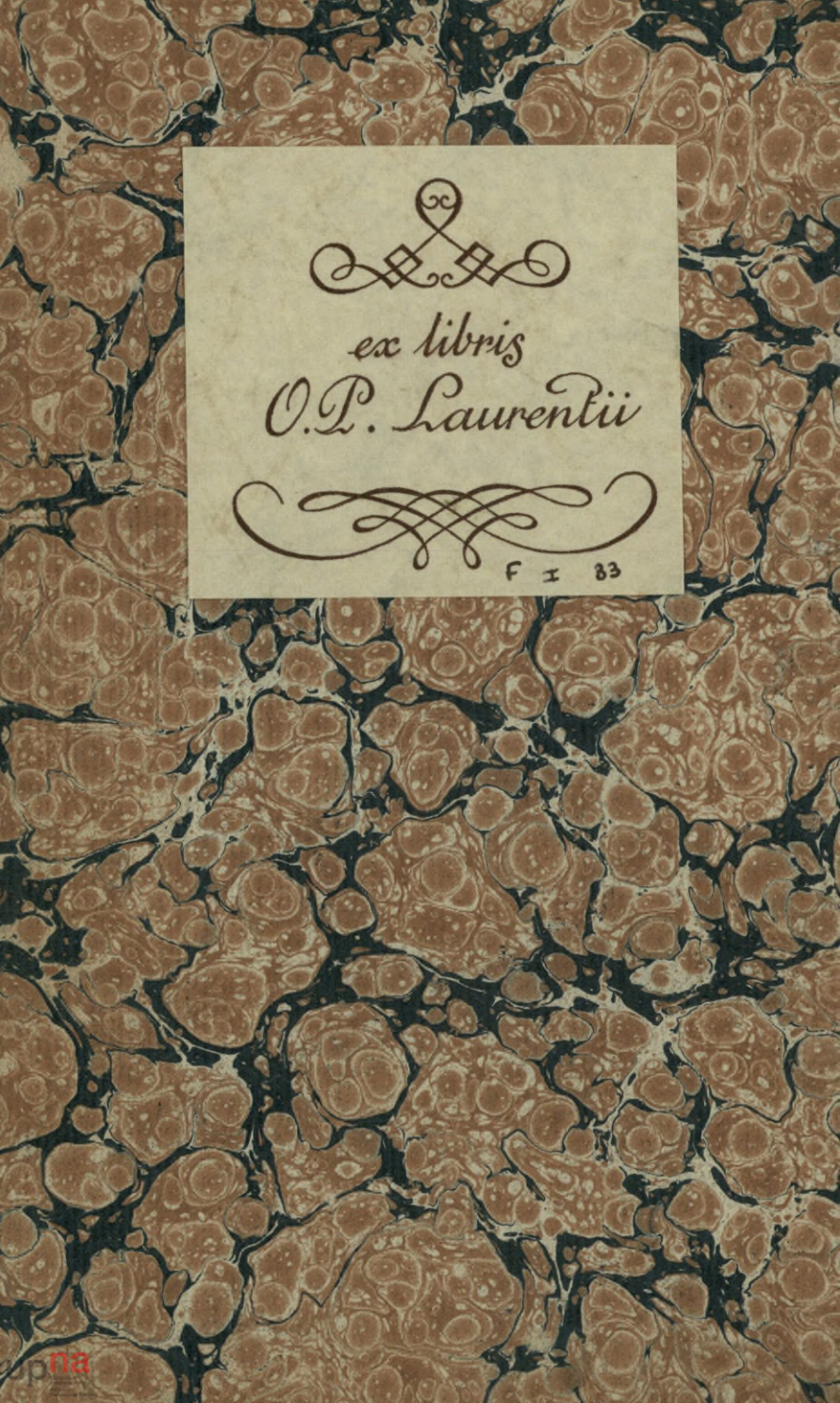
VALDES

VIGO

MINA


ex libris
O.P. Laurentii
F I 83

Brutal, à son ami
Dauphin,
Salut, fraternité.

VALDÈS,
VIGO ET MINA.

upna

BOURGES, IMPRIMERIE DE A. BRULASS.

VALDÈS,

VIGO ET MINA,

OU

Esquisse Historique

DES TENTATIVES

Faites pour l'Indépendance de l'Espagne,

DANS LE MOIS D'OCTOBRE 1830;

PAR C.-H. DE FRÉMICOURT,

SOUS-LIEUTENANT A LA DIVISION VALDÈS.

Union y Libertad.

BOURGES,
CHEZ A. BRULASS, ÉDITEUR,
PLACE CROIX-DE-PIERRE, N.° 9.

M DCCC XXXI.

upna Universidad Pública de Navarra Biblioteca Universitaria Publicaciones

PRÉFACE.

Las d'errer au milieu des diverses contrées où ils trouvent à peine un asile, les constitutionnels espagnols prennent la courageuse résolution d'arracher au plus affreux despotisme les descendans du Cid et de Charles Quint. Des difficultés insurmontables semblent s'opposer à cette tentative héroïque : l'Angleterre sous la férule de Wellington, la France comprimée par le ministère Polignac et Bourmont, l'Autriche courbée sous la verge de fer de Metternich, paraissent être les alliés naturels de l'ignoble Ferdinand VII. Cependant, malgré la tiédeur de certains patriotes influens,

tels que le général Mina ; malgré les obstacles sans nombre qu'ils vont rencontrer, malgré leur faiblesse numérique, de généreux partisans de la liberté tentent, avant juillet 1830, la délivrance de leur patrie.

Traversés dans leur entreprise au moment même de son exécution, leur courage n'en est point abattu... Le canon de Paris a frappé leur oreille; la France est libre, et, à n'en point douter, elle leur offre un toit hospitalier et peut-être les moyens de reprendre leurs projets. Ils y courent en foule. . . . . .

Et avides de revoir la frontière d'une patrie que sept années d'exil leur ont rendue plus chère, ils arrivent à Bayonne.

Ah! si de Londres ils n'ont pu résister au désir si naturel d'affranchir leur pays, ce désir n'a-t-il pas du s'accroître à la vue d'une terre si chère et si regrettée?

Un projet d'invasion est bientôt formé, des ras-

semblemens ont lieu, Valdès, Vigo et en dernier lieu Mina se mettent à la tête des mouvemens; on compte sur la protection au moins tacite du gouvernement français; on le croit en harmonie avec les principes de la régénération de juillet; de braves Parisiens viennent offrir leur bras... on va opérer...

Mais de sourdes détonations se sont fait entendre des Pays-Bas : la Belgique, à l'exemple de Paris, a chassé ses Van Maanen, de Knyf, Van Golberschroy... Elle a proclamé son indépendance... Anvers est foudroyé. Alors intérêt, bras, argent, tout se porte vers le nord, et l'expédition de Bayonne, livrée à ses propres ressources, échoue par les persécutions d'un proconsul de Charles X.

Faible, elle est ignorée; malheureuse, on la calomnie...

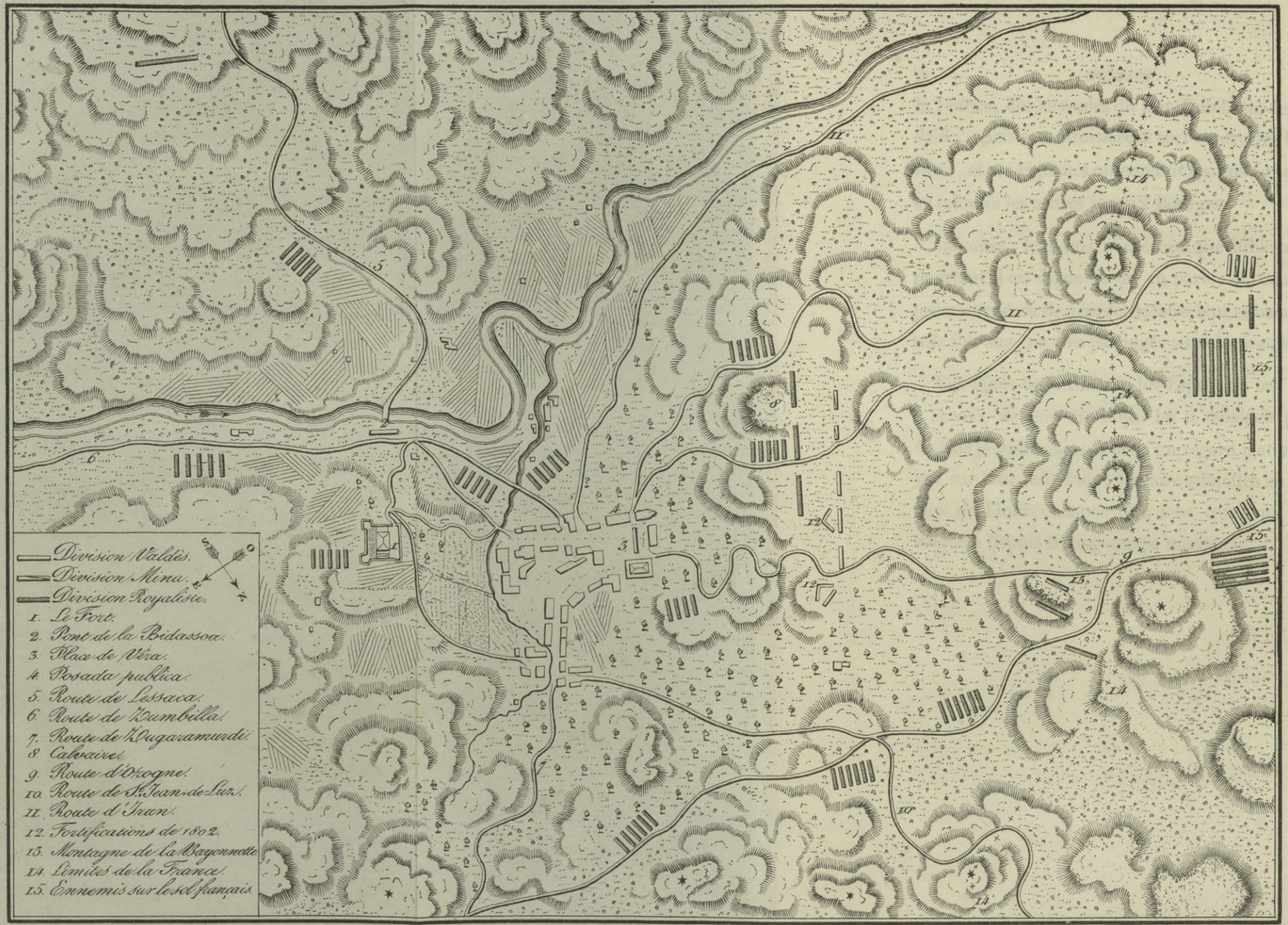
Néanmoins la Camarilla ne peut dissimuler son effroi; le cri mort ou constitution s'est fait entendre jusqu'à l'Escurial, et l'audace délirante de Calomarde a osé menacer la France... Elle a ri de pitié,

la France, des bravades du Don Quichotte de Madrid... mais son ministère a sévi contre les libéraux, et ses rigueurs on conduit les uns au trépas et refoulés les autres jusqu'à Bourges.

Inconnu, leur sort n'intéresse que faiblement, pourtant il est digne qu'on en parle; et, taxée de prématurité ou de généreuse folie, leur entreprise, une fois sue, ne sera pas jugée aussi légèrement.

Fils aînés de la liberté, les Espagnols ont obéi à la voix de leur mère qui les a délaissés pour de plus jeunes enfans. Puisse un regard maternel, jeté sur leur infortune, les faire admettre au partage de l'indépendance que leur constance héroïque a depuis si long-temps méritée !...

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa



Litho. P. A. Manceron à Bourges.

VALDÈS,

VIGO ET MINA.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur la situation politique des Espagnols prisonniers ou émigrés, par suite de l'invasion des Français en 1823. — Leur intention de rendre la liberté à leur pays avant les événemens de juillet. — Hésitation et refus du général Mina. — Armement de la Mary. — Projet de débarquement du général Torrijos. — Noms des personnages composant l'expédition. — Saisie du bâtiment. — Amende et décret de prise de corps. — Juillet. — Passage en France. — Arrivée à Bayonne.

Lorsque le ministère de 1823 se fut un peu relâché de l'extrême sévérité avec laquelle il perpétuait la captivité des Espagnols constitutionnels, ces derniers s'occupèrent immédiatement de l'amélioration de leur sort. Ceux qui purent quitter

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

le sol alors inhospitalier de la France, s'empressèrent de profiter de l'occasion qui leur en était offerte. Les uns se dirigèrent vers l'Angleterre pour y exercer les professions auxquelles ils se sentaient les plus aptes ; d'autres, dont le caractère était essentiellement guerrier, offrirent à la Grèce un bras qui ne pouvait manquer d'être accepté. Plusieurs, pleins d'un dévoûment pour la liberté qu'on ne saurait trop admirer, allèrent en Portugal où ils bravèrent la mort et le séjour affreux des pontons. Cinq ou six années s'écoulèrent, pendant lesquelles les émigrés tournaient vers leur patrie des yeux remplis de larmes. Fatigués la plupart de positions aussi précaires, tous soupiraient après le moment fortuné où ils pourraient encore embrasser de vieux pères et de jeunes épouses. Hélas! ils devaient attendre long-temps après une époque que des incidens récens semblent encore devoir reculer! Néanmoins, mus par des motifs ou plutôt par des sentimens si naturels, ils choisirent Londres comme un point de rassemblement d'où ils pourraient plus aisément travailler à la délivrance de leur pays. Les sociétés philantropiques de l'Angleterre, et la facilité de communiquer avec les associations de ce genre formées dans les autres royaumes, semblaient

justifier leur choix. Malheureusement l'influence du despotisme se fit sentir encore dans le seul pays qu'on pouvait regarder comme libre!

L'horison politique de l'Europe semblait tout refuser à des tentatives révolutionnaires : Wellington, Polignac et Metternich travaillaient de concert à resserrer les chaînes dont ils voulaient charger l'Univers, quand les Espagnols, surgissant des pontons de l'horrible don Miguel et des citadelles autrichiennes, résolurent, ayant à leur tête le général de brigade Torrijos, de tenter un débarquement sur les côtes de l'Andalousie. Les mois de juin et juillet furent employés aux préparatifs de l'expédition. Londres en fut le théâtre. Les principaux chefs avaient depuis long-temps mûri leur projet. Sur l'exposé de leur plan, ils trouvèrent bientôt et des actionnaires et des banquiers qui s'empressèrent de fournir aux premiers besoins. Sûrs alors du succès préliminaire de leur entreprise, et voulant agir tous avec un accord parfait, ils renouvelèrent au général Mina les ouvertures qui lui avaient été faites précédemment, qu'il avait écoutées avec un air d'hésitation, et qu'il finit enfin par refuser formellement d'entendre davantage, disant que le moment n'était point encore arrivé. Telles avaient toujours été ses

réponses... Loin de se rebuter de la non participation de ce général, Torrijos n'en continua pas moins ses acquisitions. La Mary, brick-goëlette, fut armée en guerre; deux cent cinquante fusils furent déposés à son bord, ainsi que deux pièces de canon, et des vivres pour trois mois. Rien ne fut oublié : épées et bagages d'officiers, objets de sellerie, équippemens pour cinq cents hommes d'infanterie, sabres pour la cavalerie, etc., etc. Outre les gens nécessaires aux manœuvres de l'équipage, le personnel des braves qui le montait était loin d'être considérable. Leur force numérique s'élevait en tout à soixante-neuf, mais tous gens de cœur et comptant, par les reconnaissances qui y avaient été ménagées, sur l'esprit et la coopération du pays où ils devaient débarquer.

Tout Français se rappelle avec indignation les traitemens affreux qu'a fait subir l'administration Villèle au fils du général Milans et à M. Englada, en les faisant escorter par la gendarmerie de Perpignan à Calais. Ces messieurs avaient failli payer de leur vie l'intrépidité avec laquelle ils venaient de parcourir un pays où leur tête était à prix. Les noms des principaux personnages composant l'expédition projetée sont : MM. J. M. Torrijos, général de brigade; J. Parrealea, J. M. Guttierez,

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

L. O. Albenis, J. M. Llufrio, F. Paulo, I. Navaretti, etc., etc.

Certes, si après la révolution française les tentatives de Valdès, Vigo, etc., ont été traitées d'avantureuses, que devait-on penser de celles du général Torrijos! Toutes deux ont été malheureuses pour des causes qui n'ont, hélas! que trop de rapport entre elles, l'influence permanente du despotisme!

Malgré la situation des affaires politiques, malgré le peu de forces que présentait l'expédition, tout semblait néanmoins en assurer le départ, quand la police anglaise, à la requête de l'ambassadeur Espagnol, vint, en saisissant le bâtiment, plonger les constitutionnels dans le plus affreux désespoir. C'est le 29 juillet 1830, jour où la Mary se disposait à mettre à la voile, que fut consommé cet acte de barbarie. Deux cent cinquante mille francs, fruits de longues sollicitations et d'immenses sacrifices, furent perdus en un instant, les libéraux condamnés par corps à une amende de vingt-cinq livres sterling, et le général Torrijos, chef de l'expédition, condamné à un emprisonnement non limité, sans autres formalités.

Mais le canon du jeudi avait retenti jusqu'à Londres; et, du réduit où il se trouvait caché,

dans l'impossibilité de satisfaire à l'amende, chaque constitutionnel envisagea le sol de la France comme le terme de ses maux : là devait au moins briller pour lui une nouvelle lueur d'espérance ! Qu'ils se sont amèrement trompés, les infortunés ! Remplis d'illusions, tous ils accoururent en France, tous, jusqu'à ceux que des motifs particuliers avaient empêchés de se joindre à l'expédition de la Mary.

Leur réception dans les différens départemens qu'ils parcoururent en se rendant à Bayonne, varia selon l'esprit des habitans, mais en général ils auguraient bien de leur arrivée dans les Basses-Pyrénées, et réellement la France semblait alors devoir plutôt tolérer que réprimer un mouvement insurrectionnel contre l'Espagne. Nonobstant la célérité que les libéraux Espagnols apportèrent à se rendre de l'Angleterre et des autres pays à Bayonne, leur nombre n'excédait pas, le 4 septembre, tant dans cette ville que dans ses environs, cinquante à soixante réfugiés, plus un Français arrivé le 3 de Paris.

CHAPITRE II.

Valdès. — Dépôt d'Ustaritz. — Commencement des persécutions du baron du Hart, sous-préfet de Bayonne. — Campillo. — Gendarmerie — Dispersement. — Vigo à Bayonne. — Entrevue de Vigo tant avec Valdès qu'avec les officiers de ce dernier. — Détachemens de Paris. — Leur composition. — Visite du sous-préfet de Bayonne. — La douane et la force armée. — Consigne contre Valdès et ses officiers. — Deux bataillons de la garnison de Bayonne. — Départ nocturne pour l'Espagne.

Au nombre des patriotes Espagnols qui se trouvaient à Bayonne dans les premiers jours de septembre, on comptait M. Valdès, que plusieurs traits d'une vaillance peu commune avaient mis en grande réputation parmi ses compagnons d'exil. La seule affaire de Tarifa avait inspiré tant de confiance aux Espagnols, que la plupart d'entre eux attendaient avec impatience qu'il fut investi

d'un commandement qui lui fut bientôt déféré par la Junte résidant à Londres. Bien que le général Valdès ne fut point de l'expédition de la Mary, sa vive sollicitude pour la liberté de sa patrie le tenait occupé ailleurs, au moins aussi efficacement pour le bien commun. Telle fut, après le 29 juillet, la conduite du général Torrijos, qui, pour seconder les efforts qu'on allait tenter sur la frontière, se détacha de ses frères d'armes pour opérer seul dans les provinces d'Espagne les plus portées vers l'indépendance.

Aussitôt après son arrivée, M. Valdès s'occupa, pour ne pas causer d'ombrage aux autorités Françaises, de former dans les environs de Bayonne un dépôt où il pût envoyer les arrivans qui auraient fini par encombrer la ville, et donner par là lieu à de justes plaintes. Ustaritz, village distant de Bayonne d'environ trois lieues, lui parut un point de rassemblement favorable. Situé partie dans un fonds, partie sur une hauteur, occupant une assez large étendue de terrein, ce village semblait réunir, tant par son isolement que par sa proximité des Pyrénées, toutes les conditions nécessaires aux projets des constitutionnels. Par une coïncidence, qui du reste n'offre rien que de fort naturel, cette commune avait été également

choisie en 1822 par l'armée de la Foi pour y organiser sa cavalerie. Elle le fit avec la plus grande tranquillité sous la protection du ministère Villèle et des jésuites. Par une fatalité qu'on chercherait vainement à expliquer en 1830, le lendemain de la liberté, quelques libéraux, sans le moindre appareil guerrier, y cherchent un asile et en sont repoussés.

Rassemblés au nombre de quarante-cinq sous la direction de M. le lieutenant-colonel Campillo, les constitutionnels habitaient Ustaritz depuis huit jours environ, lorsque, le 10 septembre, le maire envoya monsieur son secrétaire prier le chef du dépôt de passer à la mairie, afin d'y prendre connaissance des ordres de M. le sous-préfet de Bayonne, concernant les émigrés.

Ces ordres n'étaient qu'une injonction pure et simple du sous-préfet à son subordonné, de disperser immédiatement le rassemblement d'Espagnols formé dans sa commune. Il est bon de faire ici deux remarques. La première est qu'au moment même où ces ordres iniques étaient intimés, les 10, 11 et 12 septembre, on tolérait à Paris des enrôlemens publics, et que les autorités civiles et militaires distribuaient à tort et à travers des passe-ports et des feuilles de route avec secours

à quiconque en demandait. La seule espèce de précaution qu'elles semblaient prendre, était la dénaturalisation des noms. La seconde observation est que le commencement et la fin des tribulations qu'a essuyées le parti constitutionnel, ont eu pour agent le baron du Hart, créature du ministère Polignac, et encore sous-préfet de Bayonne le 14 décembre 1830!

Vieux pour la persécution, les Espagnols ne furent pas surpris de la conduite du pouvoir; leur première question fut de demander la cause de rigueurs qu'ils ne croyaient point avoir provoquées, ajoutant que, s'étant conformés en tout aux lois d'un pays libre, ils se croyaient en droit d'y continuer leur séjour tant qu'on ne pourrait arguer contre eux rien de répréhensible. Transmis au sous-préfet, un pareil discours provoqua l'arrivée immédiate de deux gendarmes qui, pour tout succès de leur mission, rapportèrent à leur chef que les Espagnols avaient résolu de ne céder qu'à la force, se référant au langage énergique qu'avait tenu au maire le lieutenant-colonel Campillo.

Le lendemain, nouvelle visite d'un lieutenant de gendarmerie, et nouvelles menaces d'avoir recours à la force supérieure. Toujours même refus d'obtempérer à des mesures dont l'arbitraire était

démontré. Dans une circonstance aussi difficile, M. Campillo en référa au général Valdès, qui lui transmit l'ordre de tenir tant qu'il le pourrait, mais qu'en cas d'urgence, il eût à disséminer le dépôt, qui pouvait alors s'élever à soixante personnes, dans les communes de Cambo, Laressore, Inglesé, Villefranche et Biarritz. Ainsi chacun de ces villages contenait au plus de dix à quinze individus. Cette décision calma momentanément le proconsul des Basses-Pyrénées, dont l'attention se trouvait alors fixée à Bayonne par l'arrivée du général Vigo et des officiers destinés à faire partie de sa division. Quelques ennemis de la cause constitutionnelle avaient répandu le bruit qu'il n'existait aucune harmonie entre MM. Valdès et Vigo; on eut bientôt acquis la preuve du contraire, en voyant la bonne intelligence régner dès ce moment entre les deux généraux qui recevaient indistinctement les officiers des deux divisions, comme devant tous concourir au bien-être de la même entreprise. Vigo avait formé, à Paris, la plupart de ses cadres; et une grande partie de ses officiers, victimes des révolutions de leur pays, étaient Italiens et Piémontais: tous, du reste, avaient fait leurs preuves dans la guerre d'Espagne de 1822 et 1823.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

Jusqu'au 23 septembre, Valdès ne comptait dans ses rangs que deux Français, lorsqu'il reçut de Paris un détachement de douze jeunes gens déterminés à bien faire. Quelques-uns n'ont pu résister aux premières fatigues et sont rentrés en France, d'autres ont trouvé sur le champ de bataille une mort que leur envient maintenant ceux qui leur ont survécu. Elèves des écoles de droit, de médecine, de pharmacie, employés dans les administrations publiques ou particulières, tous avaient combattu dans les trois jours, tous brûlaient de se signaler encore.

Les jours suivans arrivèrent, en particulier ou par compagnies de sept ou huit, des individus pleins des meilleures intentions. Enfin, on vit arriver des détachemens forts de soixante à quatre-vingts hommes, que depuis on a traités de bandes, et parmi lesquels se faufilaient, grâce à l'incurie des autorités qui les enregistrait pêle-mêle, certains personnages sur lesquels la police aurait dû avoir l'œil plus ouvert. D'ailleurs, la latitude était tellement grande, que les conducteurs de ces réunions recrutaient dans toutes les villes où ils passaient.

La plus grande partie des détachemens venant de Paris allèrent jusqu'à Pau se joindre à Vigo;

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

ceux qui restèrent pour composer la division Valdès furent répartis, ainsi que nous l'avons dit plus haut, dans diverses communes aux environs de Bayonne. Néanmoins, et probablement à cause de sa proximité avec cette ville, Villefranche fut regardé comme dépôt principal, et bientôt ils s'y trouva réunis cent cinquante à cent soixante-quinze personnes, force considérable, eu égard au peu d'étendue de l'endroit (distant de Bayonne d'environ une lieue et demie).

Beaucoup d'ouvriers de différentes professions, qui probablement espéraient trouver une armée toute organisée, n'étaient venus que dans l'intention de pratiquer leurs états respectifs. Leur abattement fut complet quand ils virent le peu de monde qui se trouvait rassemblé. Répugnant à traverser de nouveau la France, ils se décidèrent à prendre un fusil; tels furent les boulangers, dont le nombre était grand; les bouchers, maréchaux ferrant, etc. Justice doit être rendue à ces braves artisans qui, malgré leur désappointement, ont tenu bon jusqu'à la fin, et se sont comportés en gens de cœur et d'honneur. D'anciens militaires s'étaient aussi rendus parmi nous, mais dans l'intention d'y faire leur métier; ils s'en sont bien acquittés; et quant aux vagabonds qui, partis de

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

Paris dans l'espoir du désordre et du pillage, ont donné lieu à de graves sujets de plaintes partout où ils sont passés, ils n'ont point été admis, ou ceux qui ont réussi à tromper la sagacité des chefs, ont été bientôt à même de reconnaître que ce n'était pas sur les montagnes arides des Pyrénées qu'ils seraient à portée d'exercer leur coupable industrie.

Les premiers jours d'octobre voyaient les forces s'accroître sensiblement; nous comptions plus de quatre cents hommes; les armes et les munitions commençaient à nous être livrées, et le sous-préfet de Bayonne, à la vue des feuilles de routes et des passe-ports délivrés à Paris, nous laissa un moment de tranquillité. Cependant un détachement parisien, ayant à sa tête M. Legris, fut forcé de violer la consigne pour traverser Bayonne et parvenir jusqu'à Villefranche, lieu de sa destination. Irrité d'un tel excès d'audace, M. le baron du Hart fit l'honneur aux constitutionnels de se rendre à leur dépôt pour connaître les coupables. Escorté d'un brigadier de gendarmerie, il apparaît sur la place de Villefranche et reconnaît les enfans de Paris qui avaient méconnu son autorité. Loin de sévir contre eux, il s'en approche, et, d'un ton doux et mielleux, s'enquiert des mo-

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

tifs qui les ont engagés à prendre un semblable parti, leur promet, s'ils veulent retourner à Paris, aide, protection et même secours extraordinaires. Quatre ou cinq enfans se laissèrent prendre au piége; les autres repoussèrent, avec le mépris qu'elles méritaient, les offres séduisantes de M. le fonctionnaire, qui, satisfait d'avoir pu nuire au parti libéral, retourna dans son chef-lieu content de son petit exploit.

Après avoir joui pendant quinze jours d'un calme auquel on était peu accoutumé, on fut bien étonné, le 8 octobre, de la présence subite d'une brigade de douaniers et d'une compagnie du 7.e régiment d'infanterie légère. Plusieurs maisons furent fouillées avec la plus grande honnêteté, mais en même temps avec la plus scrupuleuse exactitude, sans qu'on pût découvrir l'objet des perquisitions qu'on présumait consister en armes et en munitions. La difficulté qu'on avait éprouvée pour se les procurer avait fait apporter les soins les plus grands pour les soustraire à toutes les investigations. Force fut donc à la douane de se retirer sans avoir pu rien découvrir; mais, pour se venger de n'avoir pas réussi dans les recherches qu'il avait ordonnées, M. le sous-préfet crut devoir établir un poste à Villefranche, composé

d'une compagnie de la garnison de Bayonne.

Des bruits semés avec adresse sur de prétendus ordres télégraphiques, tendant à faire effectuer un dispersement général, commençaient à prendre consistance et à refroidir l'ardeur qu'avaient excitée deux ou trois visites du général Valdès, dont la présence causait un enthousiasme si vif, qu'il inspira à un des plus zélés volontaires une imitation de la Parisienne, que nous transcrivons ici pour prouver quels étaient les sentimens de cette jeunesse pleine encore du souvenir des trois grandes journées.

LA VILLAFRANCA.

IMITATION DE LA PARISIENNE.

MÊME AIR.

Peuple Espagnol! le temps des larmes
Pour toujours va fuir loin de nous!
La vengeance a repris les armes :
Vils tyrans! redoutez ses coups!
Nous conservons dans la mémoire
Les feuillets sanglans de l'histoire,

Où de vos fureurs,
Vos noires horreurs,
Le rapport affreux fait surgir dans nos cœurs :
Le cri mort ou victoire.

Voyez accourir aux frontières
D'un pays libre et respecté
Ces braves dont les âmes fières
Ont méprisé l'adversité;
D'un long exil ils se font gloire
Et rappellent à leur mémoire
Les sombres prisons,
Les tristes pontons,
D'où, souffrans, mourans, ils exhalaient les sons
De mort ou de victoire.

La liberté revivifie
Le vieillard au déclin des ans;
Admirons, au seuil de la vie,
L'ardeur qu'elle inspire aux enfans;
Il n'est plus d'âge pour la gloire.
Pour vivre à jamais dans l'histoire
Chacun dans les rangs,
Contre les tyrans,
Demande en marchant, même à pas chancelans,
La mort ou la victoire.

Qui dirigera la bannière
Que nous suivrons pleins de fierté ?
C'est Valdès dont la vie entière
Est vouée à la liberté.

Il nous a dit : « Trépas et gloire. »
A sa parole il nous faut croire ;
Comme à Tarifa
Il nous guidera,
Et chacun de nous sur ses pas trouvera
La mort ou la victoire.

Guerre éternelle au fanatisme,
Déchirons le bandeau des rois ;
En proscrivant le despotisme
Assurons le règne des lois ;
Que nos tyrans à robe noire,
Désormais flétris dans l'histoire,
Tombent sous nos fers,
Et que l'Univers
Applaudisse au cri dont nous sommes si fiers :
Leur mort et la victoire.

Tous les peuples deviendront frères
Pour partager notre danger ;
Déjà nos phalanges guerrières
Ont compté plus d'un étranger.
Paris nous promet de sa gloire !
N'avons-nous pas dans la mémoire
Le refrain marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire !

Villefranche étant occupé militairement, le transport des armes, équippemens, etc., venait

de plus en plus difficile. Le général Valdès fit donner l'ordre aux dépôts des villages les plus éloignés de se replier sur cette commune. S'il n'a pas été plus souvent parlé des autres points de rassemblement, c'est qu'il ne s'y passait rien d'un intérêt digne de remarque. Les mesures de Valdès étaient sagement prises, car ses prévisions se trouvèrent justifiées le 13 octobre, quand il apprit, de science certaine, que le sous-préfet avait reçu du gouvernement l'autorisation d'agir contre lui avec la dernière rigueur. Certes, l'occasion était trop belle pour que M. le baron du Hart manquât d'en profiter! Deux bataillons furent incontinent dirigés sur Villefranche, et tous les Espagnols, leurs adhérens, jusqu'au général Valdès, furent consignés aux portes de Bayonne. L'ordre était de les empêcher d'en sortir. Afin de prouver jusqu'où l'animosité du sous-préfet était parvenue, il suffira de dire que des permissions de sorties délivrées à la préfecture étaient refusées aux portes. Heureusement pour la cause, un des postes, occupé par la garde nationale, facilita l'évasion du général, de l'état-major, et en un mot de tous ceux qui avaient dessein de le suivre.

On ne saurait accorder trop d'éloges à la manière délicate avec laquelle les officiers du 63.e

de ligne se sont acquittés de leur devoir dans cette pénible circonstance. Il était aisé de voir combien il en coûte à des officiers Français d'être chargés de l'exécution d'ordres aussi incohérens.

A minuit, 14 octobre 1830, sous les yeux des généraux Vigo et Valdès, et du chef d'état-major Minuisir, à la lueur des flambeaux et dans le plus grand silence, furent équippés et armés, tant bien que mal, cinq cent cinquante hommes. Ils furent dirigés vers les Pyrénées.

upna Universidad Pública de Navarra

CHAPITRE III.

Marche nocturne. — Ustaritz. — Espelette. — Halte. — Première désertion. — Vigo et Valdès à Urdach. — Zugaramurdi. — Reconnaissances. — La compagnie sacrée. — Les bataillons. — Les sociétés philantropiques. — Les canons et les fournisseurs. — L'esprit du pays. — La Navarre.

Le départ de Villefranche avait un aspect d'autant plus lugubre, que nulle organisation n'avait précédé la distribution des fusils, des uniformes et autres objets d'armement et d'équippement; et sans la difficulté de la position, on eut infailliblement agi avec plus d'ordre et de méthode; mais le but de l'envoi des troupes Françaises était l'évacuation définitive du village opérée, soit par la saisie des armes et la dispersion violente des individus, soit par un départ volontaire et précipité. Un parti extrême devait être adopté, il le fut.... Dans l'une et l'autre occurrence tout con-

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

tact avec la force armée devait être soigneusement évité; aussi la plus grande prudence présida-t-elle à la marche qui fut faite le reste de la nuit. Le général Valdès à pied, à la tête de la colonne, commençait déjà à donner l'exemple. On ne saurait peindre l'étonnement du soldat, lorsqu'après six heures de marche et se croyant au moins en Espagne, le jour naissant lui fit reconnaître Ustaritz, village qui, en ligne directe, n'est éloigné de Villefranche que d'une très-faible lieue. Un détour aussi considérable avait été jugé par les chefs le moyen le plus sûr pour éviter les patrouilles qui circulaient dans tous les sens.

Cependant il fallait encore quatre heures pour franchir la partie des Pyrénées qui appartient à la France. La marche fut continuée avec rapidité jusqu'à Espelette (1), où l'on arriva à onze heures. Le besoin d'un peu de repos s'étant fait sentir, le général Valdès fit faire une halte. Il n'est pas difficile de croire que, dans des mouvemens aussi précipités, il était devenu impossible de pourvoir à l'approvisionnement de bouche; néanmoins dix heures d'une marche consécutive avaient fait

(1) Village distant de deux lieues de la frontière et de sept lieues de Bayonne.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

naître des besoins qu'on put à peine satisfaire avec tout le pain que l'on trouva dans la commune. Cette privation et la fatigue inattendue de la nuit dégoûtèrent huit à dix jeunes gens peu accoutumés aux souffrances de la guerre. Ils retournèrent sur leurs pas.

Cette désertion causa d'autant plus de déplaisir au général Valdès, que les individus qui l'abandonnaient faisaient partie d'un détachement sur lequel il avait fondé des espérances qu'a réalisées depuis le petit nombre qui en est resté. Déjà, pour porter secours à un de leurs amis qu'une maladie aiguë avait saisi tout à coup, quatre jeunes gens distingués étaient demeurés à Cambo (1), et n'avaient pas rejoint. Le seul reproche fondé qui puisse leur être adressé est d'avoir emporté des armes et des munitions qui, pour eux, devenaient embarrassantes, et qui, aux yeux des chefs, étaient dans le moment d'une valeur inappréciable, tant elles leur avaient coûté de maux pour se les procurer. Quelques-uns d'entre eux, mais la minime partie était revêtue d'uniformes.

Après un repos de deux heures on se remit en marche. Aucun incident remarquable n'eut lieu

(1) Village une lieue avant Espelette.

jusqu'au dernier village Français nommé Nieuva, où la gendarmerie, en bataille sur la place, regarda défiler la colonne et l'escorta jusqu'aux dernières maisons de la commune. A quelques minutes de cet endroit, la terre d'Espagne fut saluée aux cris de *Vive la liberté! vive la constitution!* Une nouvelle halte fut ordonnée. Chaque soldat, auquel dans les ténèbres on avait désigné ses chefs, rejoignit sa compagnie; et, pour la première fois, la colonne fut placée sur deux rangs et haranguée au nom du général Valdès par le chef d'état-major Minuisir.

La harangue consistait à donner en partie connaissance des premières intentions du général, et à recommander aux chefs le maintien de l'ordre et de la discipline. « Que, quant à la valeur, disait en terminant M. Minuisir, celle des Français était connue, et celle des Espagnols n'avait pas besoin d'être excitée, puisqu'ils allaient défendre des intérêts aussi chers que ceux de leur indépendance. »

Le serment de fidélité fut prêté avec un enthousiasme difficile à décrire sous les deux drapeaux déployés. Les couleurs en étaient tricolores, amaranthe, jaune bouton d'or, et vert pomme, disposées comme le drapeau Français. Après cette cérémonie, la colonne prit le chemin d'Ur-

dach, premier village Espagnol, où elle arriva sur les quatre heures de l'après-midi. Aucune démonstration hostile n'avait eu lieu pendant le chemin, et l'entrée dans cette commune se fit de la manière, sinon la plus amicale, du moins la plus paisible. Ce fut à Urdach, qu'après avoir fait ses adieux à M. Valdès, le général Vigo, qui n'avait pas quitté la colonne depuis son départ de Villefranche, reprit la route de France pour aller rejoindre à Pau sa division, dont l'effectif augmentait chaque jour.

Un couvent de moines blancs assez considérable s'offre à la vue en entrant dans Urdach, et déjà des regards défians s'étaient échangés de part et d'autre, lorsque le chef d'état-major fit savoir aux religieux qu'ils n'avaient rien à redouter de nos troupes dont la devise était : « Liberté, ordre public. » Néanmoins les bons pères ne furent entièrement rassurés que lorsque, vers cinq heures, ils aperçurent l'avant-garde se remettre en marche et prendre le chemin de Zugaramurdi. Du reste, la tranquillité ne fut aucunement troublée, et les habitans vaquaient indistinctement à leurs plaisirs et à leurs affaires.

Nous ferons remarquer ici que ce même village, que nous avons trouvé sans la moindre défense,

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

contient, à l'heure à laquelle nous écrivons, plus de dix mille hommes prêts à repousser toute aggression étrangère.

La nuit était entièrement close lorsque l'avant-garde arriva à Zugaramurdi; vers les dix heures du soir la colonne entière y était parvenue toujours sans coup férir; mais l'aspect pacifique qu'on avait rencontré à Urdach avait disparu dans cette nouvelle occupation. Les maisons étaient désertes; et les habitans, retirés en avant dans les montagnes, n'avaient laissé pour défendre leurs foyers que des femmes et des enfans.

Une seule maison, sorte de cabaret, renfermait trois ou quatre vieillards; en leur déclarant les intentions du général, ils se résolurent à indiquer où l'on pourrait trouver les habitans, afin de dissiper leurs craintes et les faire rentrer dans le village. Ces communications ne furent pas sans effet, car, dès le lendemain matin, on les vit arriver les uns après les autres, portant de vieux fusils et des carabines rouillés qu'ils déposèrent en signe de soumission chez le général Valdès.

Ces armes étaient en si mauvais état, qu'on crut sans aucun danger pouvoir les laisser en leur possession; on verra plus tard combien en guerre il ne faut négliger aucune précaution, et com-

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

bien peu s'en est fallu que nous devinssions victimes de trop de confiance ! L'abord de ces paysans inspirait de la sécurité ; ils avaient été si prompts à venir se soumettre, que leur adhésion à notre expédition semblait nous être acquise.

Après avoir fait explorer les environs de Zugaramurdi, le général, puissamment secondé par M. Minuisir, s'occupa de l'organisation qu'il avait été forcé de négliger sur le territoire Français. Des cadres furent établis et deux bataillons formés. Des postes avancés furent aussitôt placés et composés de soldats sur lesquels des services antérieurs devaient faire compter. Là aussi fut formée une compagnie dite sacrée, dont plus tard nous aurons l'occasion de parler avec éloge. Elle se recruta d'anciens officiers et sous-officiers ; plus, de jeunes gens qu'une éducation plus soignée et des professions utiles, telles que l'étude de la médecine, etc., etc., semblaient recommander davantage. Cette compagnie devait, comme elle l'a fait par la suite, fournir des officiers quand le besoin s'en serait fait sentir dans les bataillons. L'uniforme, le même que celui des autres officiers, était d'une grande simplicité, et consistait en une casquette à jugulaires de cuir, une redingotte bleue croisée, et en un pantalon de la

même couleur; l'armement en un fusil, une cartouchière; il devait être plus tard augmenté d'une épée; quelques-unes même furent distribuées, mais tous n'en furent pas pourvus. Plus loin nous aurons l'occasion de détailler l'uniforme de la troupe, qui, dans le commencement, était encore sans ordre.

Les acquisitions de toute espèce se pressaient à Bayonne avec toute la vigueur que permettait l'envoi des fonds qui se faisait toujours lentement. Les sociétés philantropiques, telles que celle *Aide-toi et le Ciel t'aidera*, celle dite *Constitutionnelle*, faisaient des efforts inouis pour subvenir aux plus pressans besoins des libéraux Espagnols : Londres même envoyait des fonds qu'on n'avançait que sur une chance présumée certaine de succès; malgré tout, la division de ces sommes ne permettait pas d'agir dans les achats avec tout l'ensemble qu'on aurait pu y apporter; ensuite, il faut tout dire, rien n'est moins libéral qu'un fournisseur, même constitutionnel; des prix énormes, de mauvaises qualités, et une soif de paiement immédiat qui ne s'accorde pas avec les sentimens que ces messieurs font sonner si haut!... voilà en peu de mots le portrait moral d'un fournisseur... Eh puis! et c'est pénible à

avouer... les fonds destinés à des nécessités urgentes, ont-ils toujours été appliqués avec discernement par les agens de ces comités si bienfaisans à ces maux qui demandaient une cure prompte et salutaire? Après avoir taxé les uns d'une avarice sordide, nous nous croyons, et le reproche est moindre, fondés à accuser les autres d'un peu de légèreté... Exemples en leur temps...

Si nous retournons un instant sur nos pas, nous devons prévenir qu'un repos de cinq ou six jours que l'ennemi nous laissa à Zugaramurdi, nous met à même d'attirer l'attention sur certains points qui valent la peine d'être rappelés.

Au nombre des moyens offensifs que le général Valdès se proposait d'employer, l'artillerie et la cavalerie devenaient d'une nécessité presqu'indispensable; mais les déboursés dispendieux, joints à la difficulté de se les procurer, avaient partagé les avis dont M. Valdès se plaisait à s'entourer. Les uns croyaient plus utile à la cause d'acquérir trente, quarante ou cinquante chevaux; d'autres prétendaient que l'artillerie produirait un effet plus terrible et plus décisif.

Enfin ce dernier avis prévalut, il parut plus économique, quoique plus difficile à exécuter. Le malheur voulut qu'un juif de Bayonne fut pro-

upna

priétaire de deux pièces de canon, de calibre inconnu, qui, sans avoir jamais beaucoup servi, ne devaient être considérées que comme pièces de rebut. A défaut de meilleures, elles furent achetées le double au moins de leur valeur et coûtèrent encore beaucoup à monter, l'achat de ces deux pièces entraînant celui de mulets et d'ustensiles de transport.

Le capitaine d'artillerie préposé au commandement de cette petite batterie, mit tout en œuvre pour parer à sa défectuosité et en tirer tout l'avantage possible; ses efforts furent vains, et en dépit de ses soins, le 16 octobre, le général Valdès ayant désiré faire essayer une de ces deux pièces, l'affût vola en éclats et faillit tuer l'officier qui, malgré son mauvais état, avait voulu y mettre le feu. Dans diverses autres occasions que nous aurons à remémorer, la même difficulté se représentera.

Valdès, à Zugaramurdi, attendit jusqu'au 17 octobre des renforts d'hommes et de munitions, faisant camper chaque nuit sa troupe sur les frontières de France pour éviter toute surprise; enfin l'autre chapitre le verra recourir à une offensive que le vœu le plus ardent de son cœur était de prendre avec des forces supérieures.

upna

On s'est récrié sur le choix du lieu de son entrée en Espagne; mais ce choix, de bon compte, était-il à sa disposition? L'esprit des habitans était mauvais, nous dira-t-on; d'accord.... mais nous pensons assez matériellement démontré qu'il a été hors de toute possibilité à ce chef de reculer le moment de l'entrée qu'il préparait! A-t-il été plus maître de choisir le point de son aggression?

La Navarre était devant lui.... Il entra en Navarre.... Tout doit porter à croire que s'il avait pu disposer de la durée de son séjour en France, et ses forces eussent été mieux choisies, plus considérables, mieux armées, et ses plans d'opérations mieux liés avec ceux des généraux qui devaient attaquer de concert avec lui; mais Vigo, Mina, Plazencia, el Pastor et autres se trouvaient encore moins en mesure. Le premier il affronta la tempête; le premier il en fut et le plus fortement écrasé.

upna Universidad Pública de Navarra Hemeroteca Colecciones Públicas

CHAPITRE IV.

Marche sur Vera. — Premier engagement. — Prise de Vera. — Le fort. — La compagnie sacrée. — Retraite. Combat nocturne. — M. Minuisir. — Le général Valdès. — Démoralisation. — Seconde désertion. — Combat de Zugaramurdi. — Juanitto. — Ses blessés. — Promotions. — Le camp. — Mina. — Prise du fort de Vera. — Sa marche en avant.

Averti par ses espions que l'ennemi n'était pas en mesure de lui opposer des forces capables de lui en imposer, et instruit d'ailleurs de la marche d'une partie de la garnison de Pampelune, le général Valdès résolut de faire une tentative sur Vera. Cette petite ville, située sur la Bidassoa, n'est éloignée que de six lieues de Zugaramurdi; elle paraissait pouvoir offrir plus de ressources pour l'existence des troupes, et la prise d'un fort plat et carré, bâti par les Français en 1812, eut offert aux constitutionnels un point de défense bien supérieur à

celui qu'ils abandonnaient. Ensuite les nouvelles que le général recevait de l'intérieur lui donnaient l'espoir qu'un mouvement insurrectionnel viendrait bientôt favoriser son entreprise.

Dans la nuit du 16 au 17 octobre, le chef d'état-major fut chargé de faire rassembler, à onze heures, les différentes compagnies qui formaient les postes avancés et de distribuer en deux corps les troupes dont l'effectif s'élevait encore à cinq cents hommes. Le commandement de la première colonne, qui partit immédiatement, fut confié au lieutenant-colonel Leguia et au commandant Trias. D. F. Leguia, natif de la ville sur laquelle on marchait, s'est acquis une réputation méritée dans la guerre dite de l'indépendance (1); son nom, dans le pays Basque espagnol, vaut à lui seul un corps d'armée; sa bravoure est au-dessus de tous éloges. La seconde colonne, qui prit un chemin différent et tenait la droite du corps Trias et Leguia, avait à sa tête le général Valdès, le chef d'état-major Minuisir, les lieutenans-colonels Campillo, Sanchez, en un mot les principaux chefs dont les noms avaient figuré lors de l'expédition de la Mary. Le succès paraissait in-

(1) 1809, 1810, 1811, 1812.

faillible, au point que les bagages, les canons et les équipages suivaient la marche de ce dernier détachement qui ne quitta Zugaramurdi qu'à minuit.

A trois quarts de lieue de ce village, il fut fait la distribution d'un pain de munition pour quatre hommes, après on se remit en marche.

Vers les onze heures (17 octobre), la colonne Valdès était environ au tiers du chemin qu'elle avait à parcourir, lorsqu'une vive fusillade se fit entendre à sa gauche; c'était le corps Trias et Leguia qui se trouvait aux prises avec trois cents carabiniers formant la garnison de Vera, et quelques partisans royalistes, lesquels, après une résistance assez opiniâtre, se retirèrent en désordre, laissant sur le champ de bataille neuf morts et cinq blessés; les Constitutionnels eurent à regretter la perte de trois de leurs meilleurs soldats.

Cette division, qui avait eu l'honneur des premiers coups de feu, se porta vivement à la poursuite de l'ennemi, et fut prendre position sur les hauteurs qui couronnent Vera, en attendant la colonne Valdès, qui, ayant pris un chemin moins direct, ne put arriver en vue de la place que vers midi et demi. Encore le pas avait-il été doublé, lorsque les premières détonations eurent été entendues ! tant l'impatience d'en venir aux mains

était grande parmi des soldats qui depuis six jours en convoitaient le moment!

Lorsqu'on put distinguer, à l'aide des lunettes, les positions respectives des deux partis, le général fit former en bataille toutes les compagnies, la compagnie sacrée en tête; cinq hommes et un caporal en furent détachés pour former un piquet d'arrière-garde. M. Valdès et M. Minuisir se mirent à la tête de la colonne, et l'on commença alors à descendre sur Vera.

Les carabiniers et les paysans royalistes battus le matin occupaient la ville et le petit fort dont il a été question, pendant que le corps Trias et Leguia, maître des alentours, les tenait en respect, ainsi que quelques partisans qui menaçaient de les rejoindre.

La colonne Valdès descendit dans Vera l'arme au bras; toutes les maisons étaient fermées, et l'on n'apercevait aucunes traces de l'ennemi, lorsque des cris : *A la casa! à la casa!* dirigèrent l'attention des chefs sur le fort carré où s'étaient réfugiés les Serviles; néanmoins on avançait avec tant de sécurité, que la compagnie sacrée qui avait reçu la première l'ordre de se porter sur le point indiqué, fut accueillie dans un pré, et au moment où elle s'y attendait le moins, par

une mousqueterie d'autant mieux nourrie, que l'ennemi, embusqué derrière une haie fort épaisse, pouvait tirer et plus vîte et plus juste. Malgré cette brusque réception, la compagnie sacrée tint bon, et en moins de dix minutes les Royalistes furent, aux cris de *Vive la liberté! vive la constitution!* refoulés derrière leurs murailles protectrices.

C'est de là que, pendant près d'une heure, ils mitraillèrent presqu'impunément les troupes qu'on s'était empressé de leur opposer. Néanmoins leur aggression ne resta pas sans une vigoureuse représaille. L'artillerie, aux deux premiers coups, endommagea fortement le toit du fort, et un poste, jeté à propos dans une maison voisine, fit un feu tellement bien nourri, que, joint au dégât que les projectiles avaient occasionné, il fit taire celui des assiégés. L'ennemi intimidé ne riposta plus que quand il fut attaqué; alors M. Valdès jugea à propos de lui envoyer un parlementaire porteur de paroles de paix. Le lieutenant Don Louis Arquer fut choisi pour cette mission et s'en acquitta avec une rare intrépidité.

Les soldats, aux vœux exprimés de paix, d'union et de tolérance, commençaient à devenir plus traitables, lorsque le commandant des cara-

biniers, survenant quand ils commençaient à fléchir, leur ordonna de faire feu sur le lieutenant Arquer; aucun ne voulut obéir : irrité de leur refus unanime, il les fit rentrer dans le fort. Dès cet instant la fusillade recommença de part et d'autre avec fureur. Les troupes demandèrent à grands cris qu'on les laissât marcher sur le fort à la bayonnette et une torche à la main; le général jugea plus à propos de faire avancer une pièce de canon qui, au troisième coup, fit voler son affût en mille éclats et paralysa ainsi l'avantage qu'on attendait de ses services.

L'approche d'une nombreuse colonne venant de Pampelune au secours des assiégés, et dont on commençait à apercevoir l'avant-garde, détermina le général Valdès à opérer, à cinq heures de l'après-midi, son mouvement rétrograde sur Zugaramurdi. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'on parvint à faire lâcher prise à des gens aussi déterminés, dont l'audace était triplée par la résistance qu'on leur opposait, et qui ne concevaient pas qu'on pût abandonner une place qui, à l'exception du fort, était en leur possession. Deux maisons seulement de triste apparence avaient été forcées, encore ne l'avaient-elles été que pour y jeter des postes.

upna

Cependant le général Valdès, qui avait donné des ordres pour que des munitions de bouche fussent préparées dans Vera, voyait avec douleur que la fuite des habitans le mettait dans l'impossibilité de savoir où elles pouvaient être. Jaloux de maintenir le bon ordre, il ne voulait faire aucune tentative de vive force; et les deux colonnes qui s'étaient rejointes étaient déjà en pleine retraite, lorsque M. Valdès et le colonel Minuisir, restant encore seuls dans Vera, cherchaient après la demeure du munitionnaire. Il faut que les Serviles aient été bien intimidés par le courage de ces deux chefs, qui, remplis d'une sollicitude toute paternelle, s'exposaient au plus grand danger pour subvenir aux besoins de leurs soldats!

Il ne peut être mis en doute que, si le général Valdès avait voulu sacrifier cent cinquante de ses braves, le château fort eut été emporté; il préféra faire retirer ses troupes fatiguées, qui n'auraient pas eu plutôt remporté la victoire, qu'il leur aurait fallu combattre de nouveau la colonne qu'on distinguait déjà fort bien sur les hauteurs, à l'est de Vera. La perte de l'ennemi est demeurée ignorée; celle des Constitutionnels s'est bornée à quelques hommes légèrement blessés; une assez grande quantité de vêtemens et de casquettes fut

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

percée par les balles, car personne ne ménageait une vie qu'il avait vouée à la liberté!

Exténuée de faim, de soif et de fatigue, la petite armée de Valdès, après s'être reposée une heure en vue de Vera, reprit la route de Zugaramurdi. Qu'elle était loin de s'attendre aux peines, aux angoisses qu'elle eut à endurer dans la nuit du 18 au 19, et combien cette nuit fatale ne porta-t-elle pas de préjudice aux forces de la division!....

Rien n'était à redouter de la part de la garnison de Vera; elle n'aurait point osé sortir; mais les troupes qui, venant de Pampelune, manœuvraient sur le flanc droit du corps de Valdès, commençaient à inspirer des craintes; quelques heures plus tard elles ne se réalisèrent que trop!

Quand le général Valdès et le chef d'état-major Minuisir eurent rejoint la division qui les attendait, on se remit en marche sans trop savoir sur quel point où on opérerait le mouvement rétrograde, qui, du reste, se trouvait subordonné à la marche de l'ennemi et aux précautions que le gouvernement français avait eu soin de prendre pour faire respecter son territoire.

Nous ferons observer ici que nul individu

(chef et soldat) n'avait pris, depuis dix heures du matin, aucune sorte de nourriture, et la retraite qu'on entreprenait ne faisait pas présager qu'on pût de sitôt satisfaire aux besoins pressans de cinq cents hommes affamés.

Les ténèbres vinrent bientôt augmenter les difficultés et les peines qu'éprouvait la troupe à gravir des montagnes élevées qu'elle était obligée de franchir à travers des bruyères et des buissons épais hors des chemins fréquentés. Ce fut alors que l'armée, trompée par l'obscurité, se divisa de nouveau en deux colonnes ; l'une se trouvait avoir à sa tête le général Valdès et son état-major, l'autre le colonel Minuisir.

Cette dernière fraction fut plus tard dans un embarras d'autant plus grand, que les guides suivirent la colonne Valdès, et que M. Minuisir, errant dans l'obscurité à travers un pays qu'il ne connaissait pas, s'égara au milieu des Pyrénées, au risque de tomber dans les mains des Royalistes espagnols ou des Français en observation sur la frontière.

Cependant M. Valdès n'avait négligé aucune précaution pour veiller au salut de ceux qu'un coup d'essai lui avait fait apprécier, et des espions payés au poids de l'or exploraient les Pyrénées, afin

de donner à l'armée la facilité d'arriver à Zugaramurdi sans être inquiétée; car c'était le point vers lequel tendaient tous les efforts du général, la proximité de la France donnant à espérer qu'une fois ce village atteint, on serait non-seulement à même de se mettre sur une sérieuse défensive, mais encore de repousser avec avantage toute aggression de l'ennemi; l'évènement a justifié sa prévision.

Mais, vers minuit (19 octobre), le soldat, harassé de fatigue, ne voyant pas de terme à ses souffrances, commençait à murmurer; un silence affreux redoublait ses alarmes, tantôt cherchant sur le sol de la France une route affranchie de dangers, tantôt rentrant sur le sol espagnol pour éviter les postes français. Ce fut pendant ces angoisses déplorables et pendant le bref séjour qu'on fut forcé de faire sur le territoire étranger, que la désertion commença à faire ses ravages dans les rangs; nous devons en convenir, rien de plus lugubre, rien de plus démoralisant, que cette retraite nocturne après un avantage! Ils restèrent environ cinquante sur la terre de France, ceux qui ne purent vaincre cette nuit fatale, la fatigue et le découragement! Pourtant ils s'étaient bien battus pendant tout le cours de la journée!!....

upna

La connaissance qu'a du pays le lieutenant-colonel Leguia a préservé la division des périls les plus grands; son infatigable activité peut être donnée pour exemple à tous les chefs de partisans; seul, pendant qu'une halte très-courte était accordée aux soldats, seul il allait reconnaître le terrein, et toujours en avant il affrontait le danger. Sa sollicitude et sa vigilance amenèrent la colonne, vers les sept heures du matin, à une demi-lieue de Zugaramurdi; encore alla-t-il toujours seul à la découverte pour savoir si cette commune n'était point occupée.

Pendant l'excursion du lieutenant-colonel Leguia, l'arrière-garde avait rejoint la tête de la colonne; le général Valdès ordonna une halte pour attendre le résultat de la reconnaissance. La colonne fut formée en bataille, et seulement alors on s'aperçut de la séparation qui avait eu lieu la nuit; on ne saurait peindre la douleur morne qu'exprimait le front sévère des soldats; ils oubliaient leurs propres souffrances pour ne penser qu'au malheureux sort de leur frères d'armes. Sans être abattu, le général laissait entrevoir les traces d'un chagrin profond qu'il cherchait en vain à dissimuler!!

On vint lui annoncer que Zugaramurdi était

upna Universidad Pública de Navarra

libre. Vingt hommes de la compagnie sacrée furent envoyés en avant-garde avec ordre de fouiller le pays avec la plus grande attention; le reste de la colonne se remit en marche quelque temps après.

Soit pour déguiser leur perfidie, soit par la crainte que notre retour leur inspirait, les habitans de Zugaramurdi nous reçurent avec une certaine apparence de cordialité, que nous ne fûmes pas long-temps à apprécier à sa juste valeur. L'avant-garde était à peine arrivée, qu'une partie de la colonne, égarée pendant la nuit, débouchait de l'autre côté du village, précédée du chef d'état-major Minuisir, dont l'absence causait de pénibles inquiétudes à toute la division, principalement aux Français, dont il parlait la langue très-distinctement, et que son affabilité leur avait rendu cher. M. Minuisir, Belge d'origine, est beau-frère du général Torrijos, et commandait en 1823 le régiment de Barbastro; possédant parfaitement les langues anglaise, française, allemande, italienne et espagnole, il était à portée de se faire entendre de tout le monde. A son apparition, de vifs transports d'allégresse éclatèrent de toutes parts; après l'avoir félicité sur son heureux retour, chacun lui redemandait un ami qu'au jour

naissant il n'avait point aperçu dans la colonne à la tête de laquelle marchait le général Valdès.

Le colonel Minuisir avait été obligé, comme le corps du général Valdès, de se jeter tantôt sur le territoire français, tantôt sur le territoire espagnol; mais, moins heureux et sans guide, il avait été attaqué à l'improviste par les forces royalistes qu'on avait remarquées à Vera; il avait fait bonne contenance, et après un combat sanglant avait laissé vingt à vingt-cinq des siens sur le champ de bataille; la perte de l'ennemi n'avait pu être évaluée, les deux partis ayant fait retraite chacun de son côté. Comme le général Valdès, il avait éprouvé de la désertion dans les différens passages du sol espagnol au sol français. Quand les deux corps eurent opéré leur jonction, on s'empressa de satisfaire à des besoins urgens auxquels depuis quarante-huit heures on n'avait pu subvenir que par la ration indiquée ci-dessus (un pain de munition pour quatre). L'eau limpide des Pyrénées avait été d'un grand secours, car bien qu'au mois d'octobre, la chaleur rendait la soif presqu'aussi intolérable que la faim.

Les compagnies se réorganisèrent à Zugaramurdi et formèrent les faisceaux sur la place. Des distributions de pain, de viande et de vin, furent

faites immédiatement, et, comme il arrive presque toujours en guerre, un moment d'abondance fit oublier deux jours de fatigues et de privations.

Le combat qu'avait été obligé de soutenir pendant la nuit le colonel Minuisir, avait éclairé M. Valdès sur les intentions de l'ennemi. Des émissaires furent aussitôt mis en campagne pour observer ses mouvemens, et quatre compagnies dirigées vers la frontière de France en vue du village nommé Sara. A midi (19 octobre), la division entière prit les armes et se porta sur ce dernier point. Divers ustensiles, tels que pelles, bêches et pioches, propres à établir des ouvrages de fortification, furent également transportés dans la direction indiquée. Le bruit courait alors que le général Valdès, instruit de l'entrée de Mina, voulait attendre ce chef et former un camp retranché. La nouvelle était vraie et apportée de Bayonne par un officier d'état-major chargé d'escorter un convoi de munitions et d'objets d'habillement et d'équipement.

Les deux tiers des troupes étaient à peine parvenus sur le mamelon où le général Valdès avait intention de se retrancher, que l'arrière-garde fut attaquée avec vigueur par des partisans qui débouchaient des différens petits taillis qui avoi-

sinent Zugaramurdi. De cet endroit même une fusillade bien réglée assaillait aussi nos soldats. Faire face partout et riposter avec courage fut l'affaire d'un instant; mais les forces de l'ennemi étant bien supérieures, le chef d'état-major envoya la compagnie sacrée en tirailleurs, et les Royalistes eurent dès-lors un désavantage marqué; néanmoins toutes leurs forces n'étaient pas encore arrivées, on commençait à les voir couronner les hauteurs qui dominent Zugaramurdi, village qui, en leur possession, pouvait leur fournir un poste retranché d'où il aurait été très-difficile de les débusquer. A la vue des renforts qu'allaient recevoir leurs adversaires, le courage des Constitutionnels parut redoubler, et comme si tous sentaient la nécessité d'écraser l'ennemi avant qu'il ne fût secouru, tous se précipitèrent sur lui et le repoussèrent sur le village, qu'ils emportèrent à la bayonnette. Un mouvement de flanc, ordonné par le chef d'état-major Minuisir, avait décidé du succès de l'action. L'ennemi, qui s'était imprudemment étendu outre mesure sur notre flanc gauche, se crut alors coupé et se livra à une fuite précipitée, jetant fusils, carabines et schakos. Dans cet action, qui dura depuis midi jusqu'à quatre heures, deux cents Constitutionnels seu-

lement ont été engagés; ils ont fait fuir quatorze cents Serviles... Ils avaient pour chef le brigadier Juanitto (1)...

Les nombreuses traces de sang que l'on trouva sur le chemin, ne purent laisser douter que l'ennemi n'eût éprouvé une perte considérable, tant en morts qu'en blessés; mais nous avons toujours eu à remarquer que les Royalistes apportaient les plus grands soins à soustraire aux Constitutionnels et les uns et les autres. Les libéraux n'eurent à regretter aucune perte.

Maître de nouveau de Zugaramurdi, le général Valdès le fit occuper militairement, sans pourtant user d'aucunes représailles envers les habitans qui avaient si mal reconnu l'ordre et la tranquillité qu'il avait maintenus dans la commune. Nulle part, quoiqu'en ait pu dire et qu'en puisse dire encore la malveillance, les autorités locales n'ont eu à se plaindre d'aucun désordre. Un seul maraudage a eu lieu à Port-de-Lannes; on verra en temps et lieux comme il a été puni.

L'échec qu'avait éprouvé Juanitto ôta pour quelques temps aux Royalistes l'envie de revenir

(1) Le grade de brigadier en Espagne équivaut à celui de maréchal-de-camp en France.

upna

nous attaquer. On mit ce temps à profit pour continuer l'organisation ; on diminua les cadres et on compléta les compagnies que la désertion et les pertes avaient affaiblies; la belle conduite de la compagnie sacrée fut récompensée, et ceux qui en faisaient alors partie furent promus au grade d'officier (1), le 21 octobre. Comme toutes les compagnies comptaient dans leurs rangs les trois quarts de Français qui entendaient difficilement le commandement espagnol, et que tous les officiers étaient Espagnols, le général crut devoir prendre dans la compagnie sacrée cinq Français qu'il fit passer sous-lieutenans aux autres compagnies. Ce choix satisfit les soldats français, et tout n'en alla que mieux. Telles sont, du reste, les seules promotions authentiques qu'a faites M. Valdès.

Profitant de ce moment de calme, on s'appliqua à mettre de la régularité dans l'uniforme des soldats; de vieux habits français, achetés aux ventes

(1) La majeure partie des volontaires composant cette compagnie étaient officiers déjà, ou presque tous anciens sous-officiers, tant Français qu'Espagnols; quatre ou cinq jeunes combattans de Paris seulement appartenaient aux écoles de droit, de médecine, etc.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

des magasins du gouvernement, furent répartis selon les compagnies : revers, collets et paremens rouges distinguaient les grenadiers; les jaunes, les voltigeurs; les blancs et bleus, le centre et les chasseurs. Chaque soldat fut muni en plus d'une veste et d'une capote. Tous furent coiffés de schakos plus ou moins bons. Chemises, souliers, guêtres, tout fut mis au complet. Rien du reste, quant à l'armement, n'avait été oublié, et les fournitures de meilleure qualité ont été, sans contredit, les projectiles. Nous n'en pouvons dire autant des effets d'habillement, et c'est ici, comme nous en avons prévenu, qu'on peut à bon droit jeter la pierre aux fournisseurs, qui n'envoyaient que des habits susceptibles d'aucuns services, qu'ils faisaient payer un prix exhorbitant.

Tout en s'occupant des détails d'administration, le général veillait, avec la plus grande prudence, à ne pas se laisser surprendre. Tous les soirs le village était abandonné; la petite armée campait sur le mamelon en vue de Sara dont il a déjà été question; et chaque matin Zugaramurdi était réoccupé.

Le voisinage de la France donna encore à quelques individus la facilité d'abandonner la cause qu'ils avaient embrassée, mais il est de toute

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

fausseté qu'ils l'aient fait par l'effroi que leur avait causé le supplice infligé à trois soldats surpris à piller. *Valdès,* disent presque tous les journaux mal informés, *fit fusiller sur le champ trois mauvais sujets qui se livraient au pillage.* L'assertion, nous le répétons, est fausse; Valdés ne fit fusiller personne, personne ne s'étant mis dans le cas d'encourir une telle punition.

Juanitto n'avait pu, malgré ses efforts, réussir à enlever tous ses blessés, et plusieurs étaient demeurés cachés dans quelques maisons isolées de Zugaramurdi; souffrans, sans aucuns secours de l'art, ils étaient sur le point de succomber, lorsque le général Valdès apprit leur triste position. Aussitôt il leur envoya un chirurgien de la compagnie sacrée, qui fit l'extraction des balles, et arracha six de ces malheureux à un trépas presque certain. La répugnance que les habitans avaient éprouvée à faire connaître la situation de ces infortunés, venait de ce que deux d'entre eux étaient du pays même, et qu'ils appréhendaient une vengeance que les libéraux dédaignèrent.

L'entrée en Navarre de Francisco Valdès avait vaincu les irrésolutions du général Mina, sur lequel, grâces à un nom connu, tous les regards de l'Europe étaient portés.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

Le 19 octobre, Mina franchit la frontière de France à la tête de trois cents fantassins et de cinquante cavaliers bien équipés. Il se dirigea sur Vera, comptant parmi les siens des guerriers distingués, tels que Jaureguy, plus connu sous le nom d'el Pastor, Amoros, Ferdinand O'Donnel, Buitron, Lopez Banos, etc., etc. Le 20, à six heures du matin, il envoya un parlementaire, accompagné d'un trompette, sommer le commandant du château fort de lui remetttre la place. A peine le trompette eût-il fait entendre quelques sons, que les trois cents carabiniers qui formaient la garnison prirent la fuite dans la direction de Lessaca, laissant au pouvoir du vainqueur leurs armes et leurs bagages. Mina envoya une compagnie de voltigeurs à leur poursuite, avec l'ordre formel de ne pas tirer sur les fuyards et de les exhorter plutôt à se joindre à lui. Ainsi se rendit sans coup férir à Mina ce fort que les troupes de Valdès avaient attaqué avec la plus grande vigueur, et qu'elles auraient emporté sans la prudence de leur général, qui désirait, sur toutes choses, éviter l'inutile effusion du sang.

Après son premier succès, Mina laissa dans le fort de Vera une faible garnison et fit prévenir Valdès de son expédition, l'engageant à

venir prendre possession de cette ville. Ce dernier envoya aussitôt sa compagnie de grenadiers reconnaître l'authenticité de la nouvelle qu'on lui faisait parvenir.

Plein d'un patriotisme aussi ardent qu'éclairé, le général Valdès a toujours été prêt à s'entendre avec tous les chefs espagnols pour ce qui pouvait être utile à la cause commune, mais il s'est toujours refusé, avec juste raison, à reconnaître Mina pour généralissime, et la prétendue Junte ou Régence de Bayonne pour directrice des opérations de la Péninsule. D. J. Mediondo était chargé de ces ouvertures, et, pour déterminer Valdès à accéder aux vœux de Mina, il l'engageait à se défier des étrangers qu'il avait dans ses rangs, sur lesquels, selon lui, il était impossible de compter! Mina voulait se rendre maître des opérations, tenir Valdès sous sa dépendance, le vendre à son bénéfice; et, pour arriver à ses fins, il calomniait des étrangers plus braves que lui, que l'honneur a guidés jusqu'à l'extrémité... des Français!...

Souvent il avait été proposé à Valdès, par l'autorité française même, de combiner ses mouvemens avec ceux de Mina, toujours en le reconnaissant pour chef; qu'à ces conditions il pourrait encore demeurer quelque temps sur la terre de

France. Toujours il a repoussé, comme il devait le faire, des offres qui mettaient le salut de la cause dans les mains d'un homme que ses temporisations et ses tergiversations avaient rendu suspect jusqu'alors.

CHAPITRE V.

Vigo, Guerrea, Plazencia, San-Miguel. — Persécution. — Mort de Chapalangara. — Vera. — Ernani. — Irun. — Mina et Valdès. — Les Espagnols. — Avis de Mina. — Ses forces à Vera.

Entraînés par les vœux qu'ils formaient pour les Constitutionnels, les journaux ont cru, dans l'intérêt de la liberté, tantôt de grossir la force des corps d'invasion, tantôt de leur attribuer des succès que, du reste, les auteurs des articles auraient dans toute la sincérité de leur cœur voulu voir se réaliser. Malheureusement leur bonne volonté n'a pas produit tout l'effet qu'ils s'étaient promis, et nous nous voyons dans la dure nécessité de déclarer qu'il est impossible de se faire une idée juste des tentatives des patriotes espagnols d'après le récit de la plupart des journaux qui nous sont tombés sous les yeux. Le rapport des feuilles les plus dévouées à la cause

des peuples ont parlé avec tant d'emphase des forces des libéraux, publié tant de bulletins, que le lecteur pourrait aisément croire que les différens corps réunis formaient une division forte d'au moins vingt mille hommes; le total des divers rassemblemens ne s'est jamais élevé au delà de deux mille en tout et pour tout; et ce pour les raisons que nous avons exposées en premier lieu.

Afin de seconder les opérations de Valdès qu'il avait accompagné jusqu'à Urdach, Vigo crut le moment arrivé de mettre sa troupe en mouvement; pourtant il était loin d'être approvisionné de tout ce qui pouvait être nécessaire, et bientôt les autorités locales, suivant l'exemple du sous-préfet de Bayonne, ajoutèrent, par des persécutions, aux difficultés qu'il avait déjà rencontrées. Il fit avancer ses divers détachemens jusqu'à St.-Jean-Pied-de-Port, et de là commença, le 19 octobre, à préluder aux desseins qu'il avait sur l'Aragon. Cette partie de l'Espagne est animée d'un esprit plus libéral que la Navarre, province qui, sous la juridiction particulière d'un vice-roi, jouit de priviléges et d'immunités dont elle serait privée sous un gouvernement équitable et une juste répartition des impôts; de là les entraves dont Valdès s'est trouvé entouré !...

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

Vigo fut aussi obligé d'employer les voies de la prudence, ainsi que Valdès avait été forcé d'en user, c'est-à-dire, de prendre journellement des positions en vue de la France pour éviter toute surprise de forces supérieures; souvent même il fut réduit à faire rentrer quelques-unes de ses guérillas qui étaient encore presque sans armes, les autorités françaises lui ayant saisi à Oléron quatre cent cinquante fusils neufs, cinq cents gibernes et une quantité considérable de munitions; un procès-verbal, dressé par un brigadier de la gendarmerie d'Arudy, et que nous avons sous les yeux, constate la saisie de trente-six fusils. Bien que ladite pièce, légalisée par le maire de l'endroit (1), porte que ces armes étaient sans bayonnettes et dans le plus mauvais état, il suffira de dire que ces fusils étaient ceux que la population parisienne avait arrachés à l'ex-garde royale; à telles enseignes, que la majeure partie de ces instrumens de mort était encore chargée depuis la fameuse semaine. Vigo, malgré les entraves qu'il rencontrait à chaque pas, fit faire de

(1) Le procès-verbal est signé Cousin, brigadier de gendarmerie; vu pour la légalisation de la signature dudit sieur Cousin, par J. Laruncet, maire.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

nombreuses démonstrations sur le pays qu'il se proposait d'envahir; Saliens, village espagnol à quatre lieues environ de la frontière, fut aussitôt occupé, et telle était le bon esprit des habitans, qu'une illumination soudaine et unanime éclaira toutes les rues du village pour célébrer l'entrée des *amis de la liberté.*

D'un autre côté, le brave colonel Chapalangara, l'effroi de ces contrées, prenait une vigoureuse offensive et avait amené les Serviles à lui faire des propositions qui devaient faire espérer un prompt ralliement à la cause de la constitution. Vigo avait aussi une compagnie sacrée. A la tête de soixante jeunes gens dont le sang-froid et le courage ne pouvaient être mis en doute d'après leur conduite à Paris, Chapalangara s'avança jusqu'à la Venta de San-Carlos pour écouter les préliminaires de l'ennemi.

Sur l'avis qui lui fut donné, Chapalangara crut devoir pousser jusqu'à Lussaïde (1), afin de pouvoir s'entendre avec les fondés de pouvoir du comte d'Espagne. Seul, et mettant son cheval au galop, il courut vers l'église de ce dernier endroit qu'on lui avait fixé comme lieu du ren-

(1) Village du Val-Carlos.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

dez-vous. A peine était-il arrivé à portée de fusil, que les ignobles satellites du Néron de la Catalogne firent sur cet intrépide soldat une décharge qui le renversa ainsi que le cheval qu'il montait. Vingt jeunes gens de son escorte, après s'être battus et défendus comme des Français, succombèrent victimes de cette abominable trahison. Ce forfait, dont les agens de Ferdinand tenteraient en vain de se laver, fut commis le 19 octobre, pendant qu'un autre détachement de Vigo avait pris et faisait grâce à quatre-vingts carabiniers royaux, auxquels il laissait le choix de retourner en Espagne ou de se joindre aux Constitutionnels.

Un autre corps, détaché contre une colonne de Royalistes, lui faisait éprouver une perte immense; retranchés derrière un mur haut de quatre pieds au plus, huit jeunes Français tinrent trois heures devant un parti fort de huit cents hommes, et lui en mirent hors de combat soixante tués ou blessés. Pendant ces entrefaites, Plazencia, San-Miguel et Guerrea obtenaient des succès sur les points vers lesquels ils s'étaient portés.

Pour donner un exemple de la lâcheté et de la bassesse de nos adversaires, nous citerons la récompense accordée par la cour de Madrid à un maître d'école de la vallée d'Aran pour le trait

suivant : Ce pédagogue fanatique, inspiré sans doute par les fils d'Ignace de Loyola, avait pris les armes contre les Constitutionnels, et, le lendemain de l'assassinat commis à Lussaïde, visitait le champ de bataille. Il trouva parmi les morts le cadavre de l'infortuné Chapalangara; après s'être bien assuré qu'il ne respirait plus, le barbare eut la cruauté de lui amputer les oreilles, à lui que de son vivant il n'aurait osé regarder en face ! Envoyés à Calomarde, ces trophées valurent au héros de la vallée d'Aran un brevet de lieutenant-colonel!

Vigo et les autres généraux qui s'étaient portés sur l'Aragon et la Catalogne, étaient journellement contraints de céder à des forces supérieures; jamais leur patience ne fut lassée; et chaque jour les escarmouches recommencèrent jusqu'à ce que la nouvelle des désastres de Valdès et les mesures acerbes du gouvernement français leur eurent fait perdre tout espoir. Nous n'aurons plus à entretenir le lecteur que des malheurs des différens corps.

Le 22 octobre, on vit revenir à Zugaramurdi la compagnie de grenadiers envoyée à Vera pour reconnaître l'authenticité du message de Mina. Ce général avait pris le fort abandonné lâchement

par la garnison, et, poursuivant le cours de succès qui lui avaient si peu coûté, s'avançait vivement sur Irun, en passant par Lessaca et Ernani. Les soldats de Mina s'étaient emparé de tous les effets dont la fuite précipitée des carabiniers les avait rendus possesseurs; une sorte de terreur panique avait saisi ces malheureux, ils laissaient au pouvoir de l'ennemi jusqu'à leurs sacs; et, circonstance assez triviale, la soupe qu'ils avaient préparée devint le repas des Constitutionnels.

Arrivée à Vera, la colonne de Valdès s'empara de la ville sans aucune difficulté, et trente à quarante soldats que Mina avait commis à la garde du fort, relevés par un poste plus fort qu'y envoya le général Valdès, furent rejoindre leur général. Les munitions, les bagages et les provisions de bouche y furent déposés; ces dernières consistaient en farine, biscuits, légumes secs, tels que pois, haricots, lentilles, etc., le tout en excellente qualité.

Chaque ville et village d'Espagne possède une espèce d'hôtel-de-ville dont le nom est *posada publica;* c'est presque toujours une maison très-vaste, dont les salles ou appartemens très-nombreux et d'une dimension spacieuse, offrent de

quoi loger une grande quantité de monde, surtout lorsqu'un peu de paille peut faire les frais des lits.

La division Valdès fut donc casernée dans un monument de ce genre; la compagnie sacrée, plus heureuse, fut logée et fournie de bons lits chez le curé de Vera! Peut-être ce bon ecclésiastique n'était-il pas sans quelque dessein ultérieur? la conduite des siens plus tard peut nous permettre de faire une semblable supposition.

Le général Valdès eut pour logement une maison attenant à la *posada*. Les parens du lieutenant-colonel Leguia, auxquels elle appartenait, s'empressèrent de la lui offrir. Malgré la tournure favorable que semblait prendre les affaires des Constitutionnels, Valdès crut devoir à Vera user des mêmes précautions qu'il avait employées à Zugaramurdi, et tous les soirs il faisait prendre à ses troupes des positions sur les éminences dont cette ville est entourée.

Les nouvelles apportées chaque jour annonçaient de nouveaux renforts d'hommes, d'armes et de munitions, et les avis qui transpiraient de l'intérieur ajoutaient à la sécurité que l'offensive prise par Mina devait nécessairement inspirer. Ses progrès étaient rapides, et d'autant plus faciles, que ses troupes étaient mieux équipées et

que ses cinquante cavaliers lui servaient à faire éclairer les mouvemens de ses adversaires.

Jusqu'à nouvel ordre, Valdès, à Vera, employait ses instans à compléter l'organisation dans ses rangs, et veillait à ce que les armes fussent mises dans le meilleur état. Des sacs lui furent adressés de Bayonne; il en fit de suite la distribution, et chaque soldat en fut muni, ainsi que de tout ce qui pouvait manquer à son armement.

Les choses en étaient là, lorsque, le dimanche 24 octobre, on annonça à F. Valdès que Mina, revenant sur ses pas et suivi d'une faible escorte, s'apprêtait à lui rendre visite. Animés d'un seul désir, celui de la réussite et de la prompte délivrance de l'Espagne, tous les officiers applaudirent à cette démarche qui paraissait prouver la bonne intelligence entre tous les chefs. Rassemblés, ils arrivaient en corps, d'après l'ordre qui leur en avait été donné, présenter leurs hommages à Mina, qui déjà s'était rendu chez Valdès, quand les cris *fuego! fuego!* (feu) se firent entendre de toutes parts et interrompirent la visite qui en définitive n'eut pas lieu.

Une rixe élevée entre un lieutenant espagnol de la compagnie sacrée et un sergent-major français, était la cause du tumulte; ce dernier prenait

le parti d'un soldat que le chef maltraitait, et l'officier avait, dans un accès de colère très-répréhensible, dirigé la pointe de son épée contre le sous-officier. La compagnie sacrée était de garde à la *posada*, et faisait la police de cette espèce de quartier, où étaient casernées les autres compagnies. Prêts à soutenir leur compatriote qui pourtant était dans son tort, quelques membres de cette compagnie d'élite s'armèrent aussitôt, et se mettant en bataille devant la *posada*, menacèrent, aux cris que nous avons cités, les autres compagnies composées presqu'entièrement de Français. Les officiers de cette nation eurent toutes les peines du monde à contenir le juste courroux de leurs compatriotes, qui, dans un instant, eussent exterminé quinze ou vingt jeunes fous, dont un accès de rage et de sotte témérité avait failli compromettre le salut général. Certes, si les efforts des jeunes officiers français n'avaient pu réussir à calmer l'effervescence, les Espagnols auraient eu à se repentir de n'avoir pas agi avec plus de prudence; qui sait ou se serait arrêtée une échaffourée de cette nature? Les paysans de Vera et des environs étaient témoins de la rixe; qui peut prévoir si, comme ils ne l'ont que trop fait plus tard, ils ne s'en seraient pas mêlés au préjudice des uns

et des autres? Bref, cet emportement impolitique du lieutenant espagnol qui est maintenant à Bourges, et dont nous voulons bien taire le nom, causa la désertion d'un bon et brave sergent-major, qui entraîna celle de six excellens soldats, irrités qu'on maltraitât injustement un des leurs.

Deux motifs augmentèrent le mécontentement qu'éprouva Valdès en voyant un pareil scandale causé par un de ses compatriotes, la présence de Mina d'une part, de l'autre, l'heure à laquelle la chose se passa, heure qui était précisément celle de la sortie de la messe, et qui mit la population entière dans la confidence de ces dissidens.

La division entière fut punie de la faute commise par un seul, et par ordre du général reléguée dans un vallon, à un quart de lieue de Vera, avec défense expresse à des sentinelles posées à cet effet de laisser entrer en ville qui que ce fût.

Peut-être cette réunion obligée des troupes un dimanche, donna-t-elle aux paysans la juste énumération de nos forces et provoqua-t-elle l'affreuse journée du 27!

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

CHAPITRE VI.

Avis tardifs de Mina. — Ses conseils. — Bataille de Vera. — Trahison des habitans. Les prêtres. — Mort de Plaza. — Les grenadiers. — Les lanciers. — La Bayonnette. — Orogne. — Irun. — Forces et pertes respectives. — Fautes des deux partis.

D'APRÈS l'avis que lui avait fait parvenir Mina, Valdès, le 24, succédait à ce général dans la position de Vera, et le 25 il se porta sur les hauteurs qui dominent Lessaca. (Voir le plan.)

Dans la nuit, Mina, qui se trouvait toujours près de Oyarzun, était à même d'observer la marche des Serviles. Il fit avertir Valdès que deux mille Royalistes s'étaient mis en route pour l'attaquer le lendemain; qu'il fallait faire une *contremarche*, et que lui, de son côté, tâcherait d'attaquer l'ennemi par son arrière-garde. Valdès

ne sut comment exprimer son étonnement en voyant qu'on lui parlait de *contremarche*, sans lui indiquer le point sur lequel il fallait l'opérer. A minuit, il leva son camp, repassa la Bidassoa et fut prendre position sur une hauteur qui domine la ville de Vera, sur les routes qui conduisent à Irun, Oyarzun et Saint-Jean-de-Luz. A sept heures du matin, 25 octobre, les agens de Valdès lui apprirent que l'ennemi n'avait pas fait de mouvement et qu'il occupait, comme les jours précédens, Saint-Estevan et ses environs. Il est bon de noter ici que ces troupes étaient celles dont Mina parlait.

Vers les dix heures du matin, on sut, par les espions, que le général Llauder, capitaine-général de l'Aragon, et le vice-roi de Navarre étaient arrrivés dans la vallée de Bastan avec cinq mille hommes, et qu'ils se dirigeaient sur Vera; dans la même matinée, c'est-à-dire, deux heures après avoir reçu cette dernière nouvelle, Mina écrivait à Valdès une lettre confidentielle dans laquelle il engageait ce dernier à abandonner Vera et le château fort, et à marcher avec sa troupe sur Guazetta (voir le plan), qui est situé dans un bas-fonds, à deux lieues en arrière de Saint-Estevan, où se trouvait l'ennemi. Ou les intentions de Mina

étaient coupables, ou, comme il l'a prouvé en maintes circonstances, il ne possède aucunes connaissances régulières de l'art militaire; nous mettons à part son activité, sa prudence, en un mot, tout ce qui concerne la guerre de partisans, qualités qui, chez lui, n'ont été que trop souvent ternies par une cruauté dont l'histoire à déjà fait justice.

Pour peu que le lecteur veuille jeter un coup d'œil sur le plan que nous avons joint à cet ouvrage, il sera à même de juger que Valdès ne pouvait faire un mouvement aussi anti-stratégique que celui indiqué par Mina. Une semblable manœuvre pourra donner lieu à bien des conjectures, surtout quand on considérera qu'en suivant le mouvement indiqué, Valdès n'ayant lui que deux cent cinquante hommes, allait se mettre à l'arrière-garde de cinq mille ennemis; il ne faut pas omettre les deux mille hommes qu'il aurait nécessairement rencontrés en tête, ceux même dont la marche lui avait été annoncée.

Dans la matinée du 26, Valdès, d'après les différens rapports de ses émissaires, apprit que l'ennemi n'avait pas changé de position, c'est-à-dire, qu'il se tenait constamment à cinq ou six lieues de Vera. Mina toujours séparé, à la tête de

trois cents hommes, ne donna aucun signe de vie depuis la lettre indiquée; il occupait les montagnes d'Oyarzun.

Ce jour-là même arrivèrent à Vera cent hommes d'infanterie et trente-cinq cavaliers qui s'étaient involontairement séparés de la colonne de ce général; ils furent ainsi repartis : les uns, commandés par les généraux Buitron, Lopez Banos et le colonel Yriarte, occupèrent une partie du fort; les autres, ayant à leur tête le général Sancho, un des quartiers de Vera.

Les soldats de Valdès, animés du meilleur esprit, ne demandaient qu'à combattre, et déjà trouvaient trop long le repos que l'ennemi leur laissait depuis sept jours; le moment approchait; le 27 fit plus que combler leurs désirs!

A cette époque, plusieurs patriotes espagnols étaient venus de Bayonne se joindre à la division Valdès. Ils étaient restés en arrière, chargés de différentes missions. Nous citerons entre autres le colonel Robledo, qui, depuis les premiers jours de septembre, s'était dévoué avec un zèle tout particulier à des travaux pénibles pour la cause générale; toujours en voyage, tantôt dirigeant à Bordeaux les détachemens de volontaires, tantôt se débattant avec les fournisseurs lents et méfians,

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

ce chef a des droits à la mention honorable que nous nous plaisons à en faire. Pourquoi faut-il qu'il ne soit arrivé justement que pour voir engloutir en un instant le résultat de toutes ses peines!

Le 27, à six heures et demie du matin, le chef d'état-major Minuisir fit demander au capitaine Pico, commandant la troisième compagnie, un peloton composé d'un officier, un sous-officier, un caporal et quinze hommes. Ils furent envoyés en observation sur une hauteur nommée le Calvaire, qui s'élève au sud-ouest de Vera. (Voir le plan.) L'officier qui commandait ce poste était le sous-lieutenant Don Losada. Nous entrons dans ce détail pour que plus tard on voye à quel péril lui et ses soldats furent exposés.

Cependant les confidens que l'on payait au poids de l'or firent le matin même (27) un rapport absolument semblable à celui qu'ils avaient fait la veille. L'alcade de Zugaramurdi, qui s'était rendu à Vera, affirma que l'ennemi n'avait fait aucun mouvement. On va voir jusqu'à quel point on devait tenir compte de pareils avis. Quelques journaux (*la France Méridionale*, par exemple, dans son n.° 300, en date du 6 novembre 1830) ont assuré que depuis quatre

heures du matin Valdès, sur ses gardes, avait fait mettre sa troupe en bataille sur la place de Vera; une assertion de cette nature est dénuée de tout fondement. L'éveil avait pu être donné, puisqu'en toute hâte on faisait, à sept heures, des préparatifs de départ; mais il ne se passait rien d'extraordinaire; on y était accoutumé, puisque chaque jour on en faisait autant, et l'on ne voyait rien dans ces apprêts qui dût indiquer l'apparition de forces majeures ou de périls imminens.

Huit heures venaient de sonner, et les capitaines étaient à présider, dans leurs compagnies respectives, à des distributions d'habillemens et de vivres, quand quelques coups de feu, tirés dans la direction du fort, attirèrent l'attention de ce côté. La générale fut battue, et en un instant la troupe fut sous les armes et rangée en bataille sur la place de la ville, où il est nécessaire de dire qu'est située l'église. Tous les effets et les vivres qu'on était occupé à répartir furent abandonnés dans l'hôtel-de-ville, où avait lieu la distribution. Valdès, voyant qu'il avait été induit en erreur, envoya sur-le-champ son aide-de-camp, le lieutenant-colonel Campillo, avec une compagnie de grenadiers faire une reconnaissance dans la direction où l'explosion s'était fait entendre.

upna

Malgré tout, la division était déjà surprise et tournée; les coups de feu qu'on avait entendus n'étaient dirigés par des maraudeurs que sur des pigeons qui voltigeaient autour du fort. Cet incident, qui dans toute autre circonstance n'eut été qu'une simple alerte, fut la cause du salut du peu de Constitutionnels qui échappèrent au carnage. Le lieutenant - colonel Campillo s'étant avancé sur le pont de la Bidassoa (voir le plan), qui n'est éloigné de Vera que de deux portées de fusil, se trouva en face de l'ennemi; aussitôt une vive fusillade s'engagea, et Campillo, ayant observé que des montagnes qui se trouvaient sur ses derrières descendaient de nombreuses colonnes de Royalistes dans la direction du fort et de Vera, en fit donner aussitôt avis au général Valdès.

Telle était la position de l'ennemi (le 27) à huit heures et demie du matin. Campillo et les grenadiers tenaient tête à une forte colonne qui débouchait par la route de Lessaca (voir le plan), tandis qu'à la droite de celle de Zumbilla, deux partis d'une force considérable menaçaient le fort et Vera. La faible colonne de Valdès était toujours en bataille sur la place, prête à voler au secours des grenadiers dont elle entendait la vigoureuse défense, lorsqu'elle eut la douleur de voir les

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

cent hommes d'infanterie de Mina abandonner le fort sans tirer un coup de fusil, sans ordre de M. Valdès; défiler lâchement devant elle, et gagner au plus vîte la route de France. Ces infâmes fuyaient-ils sans ordres?

Instruit des forces qu'il avait devant lui, Valdès reconnut de suite l'impossibilité de tenir dans Vera. Alors commença le mouvement rétrograde dans la direction de la route d'Orogne. Les 1.re, 2.e, 3.e et 4.e compagnies firent leur retraite au milieu d'une grêle de balles qui les assaillait des maisons dans lesquelles on ne soupçonnait aucun habitant, car presque tous semblaient depuis deux jours, les femmes exceptées, avoir abandonné la ville; on les croyait dans les rangs de Juanitto; mais dès le moment où les colonnes royalistes parurent en vue de Vera, ils sortirent des greniers et des caves dans lesquels ils s'étaient cachés, et tirèrent de leurs étroites fenêtres sur nos malheureux soldats occupés à riposter à l'ennemi qui l'attaquait de front. Les prêtres, pour lesquels on avait eu tous les égards possibles, mitraillèrent impunément, du haut de l'édifice consacré à un Dieu de paix, ceux devant lesquels ils se seraient agenouillés un jour auparavant!!!

Les quatre compagnies dont il a été parlé avaient

pris, afin de protéger la retraite des troupes qui combattaient encore dans la ville, position derrière les ruines d'anciennes fortifications élevées en 1802, sur une éminence qu'on rencontre à un quart de lieue de Vera, sur la route d'Orogne. (Voir le plan.)

Valdès, malgré le feu meurtrier que faisaient du clocher et de leurs maisons les prêtres et les habitans, avait laissé, pour soutenir les grenadiers, la compagnie sacrée, dont les efforts parvinrent à remplir la tâche difficile qui lui avait été imposée; et, toujours combattans, les grenadiers et les braves envoyés à leur secours purent se rallier derrière les compagnies qui étaient échelonnées sur le chemin dans lequel on opérait la retraite. La résistance qu'opposèrent à l'ennemi les grenadiers et la compagnie sacrée, dura au moins une heure et demie; et lorsqu'ils arrivèrent près des fortifications en ruines, ils se retrouvèrent encore d'avant-garde par un mouvement qui fut ordonné aux compagnies pour s'opposer aux progrès que faisait l'ennemi sur la gauche de la division. La conduite des troupes engagées avait été jusqu'alors digne des plus grands éloges; l'impassibilité des soldats qui défilaient

sous un feu terrible mérite aussi d'être appréciée à sa juste valeur.

La compagnie de grenadiers subit de grandes pertes en traversant Vera, où elle laissa vingt à trente hommes; la compagnie sacrée perdit trois officiers, parmi lesquels ont eut à regretter le capitaine Plaza, homme d'une grande valeur, et que, pour ses formes athlétiques, on aurait pu à juste titre surnommer le Murat de l'armée. Une balle l'avait frappé au cœur quand il faisait face à l'ennemi qui pénétrait dans la ville; il chancelait et allait tomber de cheval, lorsqu'un coup de feu, parti d'une fenêtre, l'atteignit à l'artère carotide et le renversa. Jeune encore, chef d'une nombreuse et intéressante famille, il est pleuré par des parens inconsolables qu'il brûlait de revoir!! Nous passerons sous silence les cruautés qu'exercèrent les Royalistes sur le corps de cet infortuné; le récit en serait trop hideux!

Il est aisé de comprendre la rapidité avec laquelle l'ennemi avait dépassé Vera, pour peu que l'on considère le nombre que pouvaient lui opposer les Constitutionnels; aussi se trouva-t-il bientôt en présence du corps de Valdés, que sa force numérique lui donnait la facilité de débor-

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

der; encore, quoiqu'avançant en deux colonnes très-serrées, rencontra-t-il une sérieuse résistance sur un plateau situé à la droite des fortifications. (Voir le plan, n.° 11.) Ce fut à cet endroit que le général Valdès, qui avait assisté à tous les mouvemens de retraite par échelons, se distingua particulièrement. Les lanciers de Mina et les chefs dont nous avons cité les noms, étaient restés parmi nous, ainsi que vingt à trente officiers de la compagnie sacrée du même général, dont nous avions omis de parler en temps et lieu; ils se joignirent à la compagnie sacrée de Valdès et rivalisèrent de valeur avec elle.

Les premières files des colonnes ennemies n'eurent pas plutôt paru sur le plateau, que le général Valdès, n'ayant à la main qu'une faible branche d'arbre, se précipita, à la tête des trente-cinq lanciers commandés par le colonel Zea, sur un bataillon du régiment de Majorque, fort de huit cents hommes. Jamais charge individuelle n'a pu être plus brillante; l'ennemi en désordre laissa au pouvoir des Constitutionnels un capitaine, un sous-lieutenant et trente prisonniers; le brave Amoros et deux lanciers trouvèrent sur le champ de bataille une mort glorieuse!!!

Profitant du succès de la charge des lanciers,

les compagnies qui étaient à portée s'élancèrent sur l'ennemi pour profiter du désordre qui s'était introduit dans ses rangs; malheureusement les colonnes des Serviles étaient tellement profondes et bien fournies, que s'étant promptement reformées, elles tombèrent sur nos soldats et firent de nombreux prisonniers.

D'un autre côté le succès momentané qu'avait fait obtenir l'intrépidité des lanciers n'avait pu être secondé par toute la division, bien qu'elle se fût aussitôt portée en avant pour soutenir l'offensive. Cette dernière manœuvre donna le temps à l'ennemi de défiler sur le flanc droit et le flanc gauche de Valdès. Alors la retraite prit un caractère plus décidé, et les officiers ne virent pas sans effroi pour le salut commun que l'ennemi, mettant à profit le retard qu'avait occasionné la charge et le retour de la cavalerie, avait enveloppé toute la division.

L'infanterie, faisant toujours face à l'ennemi, avait été obligée d'ouvrir ses rangs pour laisser passer les bagages, les chevaux, qui, dans une position aussi critique, ne pouvaient être d'aucun secours. Mais combien la situation des libéraux devint-elle plus pénible, quand, forcés de tourner les yeux en arrière, ils virent la route de Zuga-

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

ramurdi (voir le plan) couverte de dix-huit cents Royalistes prêts à leur couper la retraite ; une autre colonne débordait les fuyards dans la direction d'Irun. (Voir le plan.) Ainsi le corps Valdès, 1.re division de l'armée libératrice du Nord, était vouée à l'anéantissement!!...

La retraite s'opéra par deux routes, celle d'Irun et celle d'Orogne. La première présentait moins de dangers au premier aperçu, l'ennemi ayant pris pour atteindre ceux qu'il poursuivait le chemin le plus long qui mène à Irun ; son but était également de couper sur la frontière de France ceux qui auraient fui dans cette direction.

Le mouvement rétrograde qui se fit avec le plus d'ordre eut lieu par le chemin d'Orogne ; c'est en tâchant d'arriver en vue de cette ville que les malheureux Constitutionnels furent obligés de défiler pendant trois quarts d'heure *sur le territoire français* sous un feu terrible et meurtrier que faisait pleuvoir sur eux, et *du territoire français*, la colonne ennemie qui avait tourné Valdès par Zugaramurdi. (Voir le plan, n.° 14.)

Un quart d'heure de résistance faite à propos par vingt hommes sur la montagne dite *de la Bayonnette*, et dirigée par un sous-lieutenant de la troisième compagnie, contribua essentiel-

lement au salut de l'arrière-garde qui était toujours aux prises avec les Royalistes qu'avait attaqués la compagnie de grenadiers.

Cette montagne de la Bayonnette, bien que sur le territoire espagnol, sépare la France de l'Espagne; elle est couverte de roches grises, et domine un petit chemin par lequel l'ennemi était obligé de passer. Embusqués derrière ces roches, les soldats de Valdès firent feu pour la dernière fois avec tant de succès, que l'ennemi déconcerté donna le temps, par son hésitation, de recueillir quelques blessés, et surtout les postes avancés qui, partis le matin de Vera, n'avaient pu rejoindre encore, et qui plusieurs fois même s'étaient trouvés coupés et à l'arrière-garde de l'ennemi; le poste du Calvaire, par exemple, commandé par D. Lozada, qui, de ses dix-sept hommes, revint lui septième. Malgré ces derniers efforts, les Constitutionnels tombaient sous le glaive assassin des perfides Espagnols, qui, pour continuer leur carnage, violaient depuis plus d'une heure le territoire français. La situation des libéraux devint d'autant plus critique, que le général Valdès, après avoir ordonné la mise en liberté des prisonniers faits à la suite de la brillante charge des lanciers, fit défendre, sous peine des plus sé-

vères châtimens, de riposter en France au feu de l'ennemi. Fuyans, mitraillés par des barbares, nous avons vu tomber nos frères sans pouvoir tenter de les venger!

L'apparition des troupes françaises arrêta seulement les Serviles, qui, sans ce secours inattendu, auraient poursuivi les libéraux jusqu'à Orogne. Il est de la plus grande difficulté, à moins de s'y être trouvé, de se faire une juste idée de la position désastreuse des malheureux Constitutionnels arrivant pêle-mêle aux premières habitations françaises, haletans de fatigue, expirans de soif et de besoin, demander un peu d'eau aux paysans effrayés d'un pareil spectacle et des détonations qu'ils avaient entendues toute la matinée. Presque tous les soldats, les Français en général, rapportaient leurs armes et avaient préféré la perte de leurs sacs et de ce qu'il leur appartenait en propre, à la honte d'arriver désarmés dans leur patrie. Attaquée à huit heures du matin, la division Valdès, forte de deux cent cinquante hommes et accrue de soixante combattans de celle de Mina, s'était battue jusqu'à deux heures de l'après-midi contre six mille huit cents hommes de troupes réglées, qui l'avaient attaquée en tête et en queue; et à trois heures elle se trouvait en vue de la pro-

mière ville de France, d'Orogne. Ses pertes et celles de l'ennemi ne purent être évaluées qu'à Saint-Jean-de-Luz.

La garde nationale, en armes sur la frontière, secondait la douane chargée d'opérer le désarmement des vaincus, auxquels le lieutenant-colonel Sanchez sauva cette dernière humiliation, en réussissant à cacher les fusils et les gibernes jusqu'à ce qu'il pût se procurer un dépôt propre à les soustraire à une saisie.

Cependant le général Valdès avait, aussitôt son arrivée à Orogne, été trouver les autorités pour obtenir passage à travers cette ville et se diriger sur Saint-Jean-de-Luz. Sa demande lui fut accordée, et les soldats désarmés, mais par ordre de compagnie, arrivèrent à cinq heures du soir à Saint-Jean-de-Luz, où, pour la première fois de la journée, ils prirent quelque nourriture.

La retraite, comme nous l'avons dit, s'était effectuée par deux routes différentes; ceux qui choisirent celle d'Irun furent exposés à plus de fatigues, mais à des dangers bien moins grands; ils croyaient, d'après des bruits que l'ennemi avait fait courir à dessein, cette ville au pouvoir de Mina; ils la trouvèrent déserte; et à peine y étaient-ils arrivés, que l'avant-garde ennemie les

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

contraignit à se jeter sur le territoire français, où ils furent désarmés par une compagnie du 7.e régiment d'infanterie légère. Le colonel chef d'état-major Minuisir s'était dirigé sur ce point, et recueillit la partie des débris qui l'avait accompagné.

On fut à même dans ce moment de perplexité d'apprécier l'humanité et la générosité de ce chef. Il ne se donna aucun repos tant que les soldats ne furent point pourvus d'alimens. Il invita les officiers à dîner, et cette dépense, ainsi que celle des soldats, fut acquittée de ses propres deniers.

Après tant de revers, Valdès, à Saint-Jean-de-Luz, passait la revue du peu de monde qui lui restait, et malgré l'abattement qu'il cherchait à cacher, encourageait, tant par des secours que par des paroles bienveillantes, ceux qu'une déroute aussi complète avait momentanément étourdis. Les officiers avaient tout perdu, et bien que leurs bagages ne fussent pas considérables, la grandeur du péril et le sang-froid qu'il leur avait fallu conserver dans une pareille occurrence, avaient fait négliger d'aussi minces intérêts.

Une gratification de 25 fr. leur fut accordée. Il est à propos de dire, puisqu'il est ici parlé de finances, que de tout temps les officiers, sans aucune distinction de grade, reçurent indistinctement la

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

même solde, qui jusqu'à Port-de-Lannes a constamment été de deux francs par jour. Celle des soldats a toujours été d'un franc, même lorsqu'il leur a été fait des distributions de pain et de vin. Il faut aussi avouer, à la louange des patriotes espagnols ou volontaires des autres pays, que jamais plainte n'a été proférée, bien que des besoins urgens se soient fait sentir de temps à autre. Tous avaient pour maxime, qu'avant tout il fallait songer à l'équipement et aux nécessités du soldat.

Le peu de monde qui s'était réfugié à Saint-Jean-de-Luz jusqu'au matin 28 octobre, donnait à penser que le corps Valdès avait perdu les deux tiers de ses forces, quand, vers le milieu de cette journée, on vit arriver la petite colonne qui avait cherché son salut par la route qui conduit à Irun. C'était un spectacle touchant, que de voir sur la place de Saint-Jean-de-Luz un ami embrasser un ami qu'il croyait la veille avoir vu pour la dernière fois; chaque arrivée était une véritable résurrection. Les transports furent unanimes quand parurent les lieutenans-colonels Campillo et Leguia. M. Minuisir, qui avait veillé au transport des blessés, était un peu en retard; son apparition n'ajouta pas peu à l'allégresse commune. L'absence de F. O'Donnel avait aussi inspiré des craintes sé-

rieuses, que sa présence dissipa quelques temps après : c'était encore un brave de plus !

Alors on commença à pouvoir récapituler les pertes; on connaissait le nombre des blessés qui s'acheminaient lentement traînés par des bœufs, et à quelques-uns près celui des prisonniers. Les Constitutionnels ont perdu, dans la fatale journée du 27, cent dix hommes au plus, prisonniers, tués et blessés; les troupes de Ferdinand ont laissé sur le champ de bataille, d'après le rapport de l'alcade de Vera, trois cent quatre-vingts des leurs tués et blessés.

La disproportion qui existe entre les pertes respectives se concevra aisément, pour peu qu'on se reporte à la position des deux partis, et surtout à la manière dont devait en user Valdès contre un ennemi aussi supérieur en forces.

Les soldats patriotes avaient, tout amour-propre à part, un courage double au moins de celui des stipendiés de Ferdinand, et visaient toujours sur des masses, tandis que ceux-ci ne poupaient ajuster que de faibles guérillas, qui, manœuvrant avec plus de facilité, tiraient du terrein tout l'avantage possible.

Des fautes sans nombre et sans exemple ont été commises par les chefs des deux partis. Valdès

peut invoquer, pour pallier les siennes, les trahisons qu'il a sans cesse éprouvées, même à Bayonne, d'où chaque jour partait pour l'Espagne le bulletin exact des préparatifs qu'il faisait. Nous citerons, sans en assumer sur nous la responsabilité, et cependant nous avons assez d'antécédens pour y ajouter foi, une fin de phrase du numéro de la *France Méridionale* que nous avons contredite plus haut, et qui pourtant n'a pu écrire sans quelques documens certains : « Ferdinand peut bien se flatter d'avoir un ami zélé » dans le sous-préfet de Bayonne, et dans le général Fournas un correspondant fidèle. »

La conduite plus qu'équivoque de Mina dans la journée du 27, dont il était à portée de prévoir la funeste issue en entendant la mousqueterie, qui toute la journée inquiéta Saint-Jean-de-Luz, ses conseils des jours précédens, son silence en dernière analyse, peuvent encore militer en faveur de M. Valdès, dont la droiture et les sentimens répondent assez. Mais, malgré tout, il n'en est pas moins prouvé que, si des mesures de prévoyance eussent été prises, la déroute du 27 eut été évitée.

On est fondé à adresser aux chefs les reproches suivans : Pourquoi, précisément la veille d'une

attaque qui devait être pressentie, la troupe resta-t-elle dans Vera? pourquoi, le matin même de l'attaque, n'avait-on pas été prendre une position de laquelle on eut pu se défendre et couvrir la retraite? pourquoi, puisqu'il était impossible de tenir dans Vera, s'être obstiné à laisser dans le fort, qui est encore à deux portées de fusil de la ville, des poudres, des cartouches, des munitions de bouche, des effets d'équipement, d'habillement, d'armement, qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi par la lenteur qu'on apporta à les lui soustraire, les transports ne pouvant s'effectuer que par des bœufs ? pourquoi s'être amusé à faire des distributions d'effets qu'il fallut abandonner plus tard, au lieu d'envoyer éclairer les environs? pourquoi n'avoir pas fait plus tôt évacuer les canons qui ne servirent qu'à obstruer la route où deux hommes pouvaient à peine passer de front ? pourquoi les mulets vinrent-ils ajouter à tous ces embarras ? pourquoi n'avoir pas miné et fait sauter le fort dont l'explosion aurait arrêté la marche de l'ennemi, et dont la destruction l'aurait privé de tout ce qu'on a été forcé d'y laisser ? pourquoi? pourquoi!... Quelque réponse qui puisse être faite, l'imprévoyance ne sera jamais justifiée.

Quant aux satellites de Ferdinand, leurs fautes

sont grossières. Comment six mille huit cents hommes de troupes régulières, composées du régiment de Majorque, de plusieurs bataillons de la garde royale, etc. etc., n'exterminèrent-ils pas trois cents hommes surpris et nullement exercés? comment les chefs Llauder, Santo-Ladron, Juanitto, après avoir acheté leurs victimes, ne purent-ils se livrer de la vente? comment, puisqu'ils étaient parvenus à tourner Vera et occuper Zugaramurdi, ne s'emparèrent-ils pas des hauteurs qui dominent la petite ville dans laquelle les Constitutionnels avaient si imprudemment passé la nuit? Maîtres des éminences, la seule proposition qu'ils eussent pu faire, eut été une reddition à discrétion, ou la menace d'un trépas assuré; ils savaient, les lâches, que ce dernier parti eut été adopté à l'unanimité par les braves que commandait Valdès... Ils ont tremblé !....

Pourquoi donc enfin avoir sans cesse manœuvré pour contraindre les libéraux à diriger leur mouvement rétrograde sur Irun, dont Mina passait pour être en possession? (Voir le plan.) Etait-ce pour éviter la frontière hospitalière de la France, qu'ils ont si brutalement violée; faire leur jonction en la côtoyant, et se baigner à leur aise dans le sang des Constitutionnels, en les mettant

dans l'impossibilité de gagner le sol qui pouvait leur offrir un asile contre leurs bourreaux ?

Un seul mot peut résoudre la question, c'est que Valdès commandait à des hommes, et les chefs royalistes à des esclaves....

CHAPITRE VII.

St.-Jean-de-Luz. — Nouvelles de Vera. — Les Royalistes après la victoire. — Le sous-préfet de Bayonne. — Les blessés. — La garde nationale. — Une dame charitable. — Le Saint-Esprit. — Les troupes de Mina. — Réception faite aux déserteurs. — Mina. — Port-de-Lannes.

Saint-Jean-de-Luz offrait le 28 octobre le spectacle le plus déchirant; les habitans, touchés des malheurs qu'éprouvait une aussi faible poignée de braves, faisaient tous leurs efforts pour leur dérober l'horreur de leur position. Dans cette ville erraient pêle-mêle les fantassins de Mina, qui la veille s'étaient aussi honteusement comportés, et ceux de la division Valdès, dont les traits sévères semblaient leur reprocher la bassesse de leur conduite.

Chaque instant du jour voyait, comme nous l'avons déjà rapporté, arriver quelques traînards et même des soldats, qui, emmenés par l'ennemi

à Vera, avaient eu le bonheur de lui échapper. Ce fut par ces mêmes prisonniers que l'on vint à apprendre les traitemens indignes qu'eurent à subir les habitans de Vera, en expiation des sentimens de bienveillance qu'ils avaient manifestés pour la cause de la Constitution. La maison des parens du lieutenant-colonel Leguia, dans laquelle le général Valdès avait reçu l'hospitalité; ce toit protecteur, dis-je, devint la proie des flammes. Ce crime fut l'ouvrage de l'armée royale, qui, lasse de carnage, prit ses quartiers dans Vera. Cette malheureuse ville fut alors le théâtre des plus abominables orgies; Cannibales européens, les soldats de Ferdinand associèrent le massacre des prisonniers à leurs infâmes plaisirs, et la nuit surprit les Serviles, dégoûtans de sang, dans l'ivresse la plus complète. Ce fut à la faveur de leur sale intempérance que deux ou trois soldats français réussirent à s'évader; et d'après leur récit il est présumable que si la division Valdès avait été encore en armes et sur le territoire espagnol, une attaque nocturne aurait plus que vengé les revers de la journée. Cent chariots attelés de bœufs avaient été mis en réquisition par les troupes royales pour le transport de leurs morts et de leurs blessés; quant aux libéraux, leurs cadavres, qu-

tragés selon la coutume de ces barbares, restèrent exposés à la voracité des oiseaux de proie. On apprit également par cette voie que dix mille hommes s'avançaient en toute hâte pour secourir Llauder, si besoin était venu à s'en faire sentir.

Après une aussi terrible catastrophe, la consternation des soldats de Valdès était grande, mais elle fut à son comble quand ils virent arriver leur mauvais génie, le baron du Hart... le sous-préfet de Bayonne. Jusqu'alors les diverses conjectures avaient porté à croire que les débris de ce corps pourraient séjourner tranquillement dans cette ville jusqu'au moment propre à reprendre l'offensive. Cette seule pensée soutenait leur courage; et l'espoir de venger leur défaite étouffait les plaintes que quelques-uns se seraient crus en droit de proférer.

Nous donnerons un seul exemple de l'énergique fermeté des soldats. Le sous-lieutenant de grenadiers, Alexandre Fougeron (1), s'informait avec le plus vif intérêt de la perte qu'avait éprouvée sa compagnie, lorsqu'il remarqua dans les rangs un caporal (français) dont le bras en écharpe accusait une blessure. Interrogé sur

(1) Natif de Vierzon, département du Cher.

la nature de son mal : « Ils m'ont coupé deux doigts, répondit-il; mais f..... il m'en reste encore huit qui leur feront payer cher ceux que j'ai perdus. » Ces réparties sont fort ordinaires aux Français; celle-ci sert seulement à prouver que l'enthousiasme dans cette opération était aussi grand qu'à des époques plus fameuses.

Peu de temps après l'arrivée du sous-préfet, le tambour invita les réfugiés à se réunir, à dix heures précises, sur la place de l'hôtel-de-ville, pour y entendre les ordres qui les concernaient. Dès neuf heures, M. le baron du Hart se promenait de long en large sur cette même place, toisant avec une impudeur révoltante les infortunés qui attendaient le moment auquel il voudrait bien leur faire connaître ses volontés. Une circonstance qu'il nous est pénible de rappeler, mais que notre conscience nous défend de passer sous silence, prouvera jusqu'à quel point ce fonctionnaire poussait contre nous une féroce animosité.

Cinq ou six chariots, chargés de blessés venant d'Orogne, traversaient une rue contiguë à la place où se trouvaient le sous-préfet et plusieurs officiers constitutionnels; un sentiment douloureux s'empara des témoins d'un aussi triste tableau; au-dessus des faiblesses humaines, le baron du Hart,

l'œil sec et sur les lèvres un sourire sardonique très-prononcé, eut l'effronterie de demander à un officier : « *Ce qu'on comptait faire de ces gens-là!* » L'officier était Français... Parvenant à surmonter une trop juste indignation, il se contenta de lancer sur l'interrogateur un coup d'œil où se peignait le mépris inspiré par une aussi atroce question; et, d'un ton que la colère étouffait, il lui dit en lui tournant le dos : « *Et l'hôpital!* » Telle est la mesure de l'humanité du proconsul des Basses-Pyrénées, avec lequel, du reste, nous n'avons pas fini...

Dix heures étant sonnées, on sut que les ordres de l'autorité consistaient à contraindre les Constitutionnels à évacuer St.-Jean-de-Luz et à se diriger sur le St.-Esprit, au-dessus de Bayonne. A midi les ordres devaient être exécutés, et la gendarmerie sous les armes veillait à la promptitude de la soumission. Pâles, blessés, souffrans au delà de tout ce que l'on peut exprimer, les Constitutionnels avaient à peine consacré quelques instans au repos qui leur était nécessaire, qu'il leur fallut entreprendre une marche longue et pénible! Plus humain que le baron du Hart, un gendarme a eu le courage de censurer la cruauté de son supérieur!... Nous l'avons entendu... Le

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

maire de St.-Jean-de-Luz s'est défendu également de toute participation dans les mesures prises à l'égard des réfugiés ; autant qu'il a été en son pouvoir, il en a adouci la situation.

Force fut donc d'obéir! Le général Valdès fit donner l'ordre aux officiers et aux soldats de marcher (à volonté) sur Bayonne, où la plupart arrivèrent le soir. Furent compris dans cette mesure les braves lanciers de Mina, quelques membres de sa compagnie sacrée et les infâmes qui s'étaient retirés sans brûler une amorce. Notre impartialité nous impose le devoir de déclarer que la presque totalité de ces derniers étaient Français, mais le rebut des choix faits à Villefranche et à Ustaritz par le général Valdès. Mina, forcé par les circonstances de faire une démonstration, prit tout ce qu'il rencontra, son intention n'étant pas de vaincre... Nous nous sommes assurés d'une manière positive de ce que nous avançons ici.

Le trajet de St.-Jean-de-Luz à Bayonne est d'environ sept lieues, et l'obscurité était déjà fort épaisse, quand les premiers détachemens atteignirent cette dernière ville. Là de nouvelles tribulations attendaient les vaincus. Le sous-préfet de Bayonne avait apporté la plus grande diligence

à se rendre dans son chef-lieu ; et après avoir réclamé l'assistance de la force militaire, avait aposté quatre compagnies de la garnison à la porte d'Espagne pour escorter à travers la ville, et conduire entre deux haies de soldats, les Constitutionnels qui s'y présenteraient. Quelques-uns subirent cette humiliation à la vue de la population entière, qui, révoltée de rigueurs aussi peu méritées, se portait en foule à la rencontre des arrivans. Le malheur a toujours excité la curiosité. Ceux qui arrrivèrent après n'évitèrent l'escorte qu'en refusant d'entrer dans Bayonne. La garde nationale ne fut pas plutôt instruite des traitemens iniques qu'essuyaient les Réfugiés, qu'elle sollicita la levée des ordres qui les autorisaient. Sa démarche eut pour tout succès un refus formel. Loin de se rebuter, ces citoyens courageux, irrités du peu d'égards accordés à leur demande, eurent recours à l'intervention du maire, qui prit sur lui de laisser le passage libre d'affronts aux Constitutionnels. Il faut dire aussi que la garde nationale s'était prononcée d'une manière tellement catégorique, qu'elle était disposée à tout entreprendre pour mettre un terme à des vexations aussi odieuses. Puisse notre éternelle reconnaissance être considérée comme une faible

compensation de la conduite à la fois ferme et généreuse des habitans de Bayonne! Quelqu'efforts que nous puissions faire, il est hors de notre portée d'énumérer les soins obligeans et les prévenances dont nous avons été les objets, ainsi que la délicatesse et les ménagemens avec lesquels nous avons été interrogés sur nos désastres et sur leur cause. En un mot, des Français, après des revers, n'eussent pas été mieux accueillis... Plus tard, et lorsque de nouveaux ordres ont été intimés aux Réfugiés, l'énergie et la fermeté des habitans de Bayonne ne se sont point démenties.

Nous ne terminerons pas les justes éloges que nous devions à la garde nationale de cette ville, sans faire mention d'un trait d'humanité et de bienfaisance de l'auteur du quel nous n'avons pu, à notre grand regret, nous procurer le nom. Une dame d'un âge assez avancé, dont la mise et l'extérieur annonçaient une personne de distinction, eut la rare bonté de se tenir, pendant toute la soirée du 28 et une grande partie de la journée du 29, sur le pont de la Nive, demandant aux soldats, avec le plus touchant intérêt, s'ils n'étaient pas blessés, les dissuadant d'entrer à l'hôpital, les engageant à venir chez elle où ils trouveraient tous les secours possibles; plusieurs

profitèrent de ses offres, et guéris ont encore été aidés de sa bourse. Toute réflexion serait superflue sur une manière d'agir aussi éminemment humaine.

Valdés, au lieu de séjourner dans Bayonne, ne s'arrêta qu'au Saint-Esprit, qui n'est, à bien le prendre, qu'un faubourg de cette ville, sur le bord droit de l'Adour, rivière séparant, dans cette partie de son cours, le département des Landes de celui des Basses-Pyrénées. A l'abri dans cette petite ville de la juridiction tyrannique du sous-préfet, le général y rassembla les débris de sa division, en attendant les ordres qu'il plairait au gouvernement français de lui faire transmettre. Les soldats de Mina, sans chefs et sans solde, suivaient machinalement ceux de Valdès, se répandant en invectives contre leur général, dont ils n'avaient depuis cinq jours reçu la moindre nouvelle. Enfin, le 30, on apprit que Mina, complétement battu, était rentré en France dans la nuit du 29, à la tête de quelques cavaliers et de soixante fantassins; qu'il avait fixé le lieu de sa résidence à Cambo, afin, disait-il, de prendre les eaux nécessaires à la guérison de blessures qui naguères s'étaient rouvertes. Ce fut alors qu'on parvint à avoir connaissance de la réception qui

avait été faite aux déserteurs. Désarmés par les troupes françaises, ils avaient été traités par elles comme ils le méritaient; et rendus à Bayonne, ils avaient été honnis et avaient couru le danger d'être jetés par-dessus les ponts, digne prix de leur manque de courage, et châtiment que leur évita, par la protection qu'il s'empressa d'étendre sur eux, le baron du Hart, dont ils avaient probablement obtenu l'approbation. Sans autre ressource que les secours accordés aux indigens, ils furent obligés de regagner leurs foyers, où ils n'auront certainement pas manqué de calomnier la cause qu'ils avaient embrassée. Puissent ces lignes leur parvenant les couvrir de confusion et exciter contre eux le mépris qu'ils doivent inspirer aux vrais amis de la liberté!...

Les nouvelles qu'on recevait de Vigo engageaient à ne pas considérer tout comme désespéré. Le général Milans venait d'avoir dans la Catalogne, avec les troupes du comte d'Espagne, des engagemens sérieux, dans lesquels il avait obtenu un avantage marqué; on disait même que dans la dernière action ce dernier avait été grièvement blessé. L'heure de ce monstre n'était pas encore sonnée! On conjecturait, d'après ces avis, que le général Valdès tenterait d'opérer sa jonction avec

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

ces différens corps, et qu'agissant tous d'un accord commun, on serait plus heureux en Catalogne qu'en Navarre. Le télégraphe ne tarda pas à mettre un terme aux suppositions qu'on se plaisait à faire. Le 31 octobre, des ordres ministériels enjoignirent à Valdès de faire retirer ses troupes à Port-de-Lannes, village sur les bords de l'Adour et dans le département des Landes, distant de Bayonne de sept mortelles lieues. Refoulés dans cet endroit maussade, les malheureux Constitutionnels attendirent de nouveau qu'on statuât sur leur sort : tout espoir d'une nouvelle offensive ne leur paraissait pas ravi, le village désigné étant sur la route de Pau... Tous les regards étaient portés sur l'Aragon et la Catalogne...

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

CHAPITRE VIII.

Port-de-Lannes. — Ses habitans. — Exercice. — Maraude. — M. Minuisir. — Le sous-préfet de Dax. — Lettre. — Réponse. — Proclamation. — Encore la gendarmerie. — La garde nationale. — Départ de Port-de-Lannes.

Surpris de l'arrivée d'une assez forte quantité de soldats, les habitans de ces campagnes, qui n'avaient point été prévenus, témoignèrent d'abord de la défiance, mais ils ne tardèrent pas à se remettre de leur étonnement, et songèrent en conséquence à tirer parti de la circonstance qui se présentait. Ils commencèrent par tripler le prix des vivres et des loyers, à un tel point que les officiers eurent beaucoup de peine à se procurer des lits au taux exhorbitant d'un franc cinquante centimes par nuit. Alors seulement, et pour cette raison, la solde des officiers fut augmentée de

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

cinquante centimes, et celle des soldats de quinze. Rien ne peut égaler la rapacité des paysans en général, rien n'est sacré pour eux, pas même l'infortune, témoin cette coutume barbare qui sur certaines plages d'Ecosse, et jadis de Bretagne, s'étendait jusqu'à dépouiller les malheureux naufragés...

L'anxiété des Réfugiés ne diminuait pas, et l'incertitude, cent fois plus cruelle que la réalité la plus affreuse, leur faisait recevoir avec une insatiable avidité les nouvelles qu'apportaient presque chaque jour les arrivans de Bayonne. L'espoir d'un meilleur avenir pouvait seul parer au plus mortel ennui. Cependant le chef préposé au commandement du dépôt, le lieutenant-colonel Leguia, jugea à propos, pour occuper l'oisiveté du soldat et en éviter le danger, de faire faire deux heures d'exercice par jour. Malgré le défaut d'armes, on réussit, au moyen de marches et des premiers principes, pour ceux qui n'en avaient aucun, à obvier à ce que cette occupation avait de défectueux.

Jusqu'alors la tranquillité et l'ordre le plus parfait avaient régné dans Port-de-Lannes; cependant un propriétaire des environs, homme de la vieille roche, et M. Dabadie, maire de l'endroit,

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

qu'on nous a dit être proche parent du baron du Hart, ne voyaient pas avec plaisir le séjour des Constitutionnels dans cette commune. Déjà quelques vexations, en forme d'interrogatoire, avaient été essayées en pure perte, et l'autorité locale cherchait tous les moyens de se procurer quelque bon sujet de plainte pour en arriver à ses jésuitiques fins. Le hasard vint bientôt au secours de sa bonne volonté. Deux soldats, pris de vin, s'esquivèrent un jour au moment de l'exercice, et, guidés par un coupable instinct de maraude, se rendirent coupables du meurtre de deux maigres oies. Il est bon de dire en passant qu'ils avaient été excités à cette action blâmable par un hôtelier (gendre de l'adjoint du maire), qui ne se serait fait aucun scrupule de les leur accommoder et de partager leur repas. De là grande rumeur fomentée par M. le maire, et grande intention de se faire valoir pour un aussi piètre délit; mais aussi désappointement complet quand le commandant Leguia eut, par le remboursement d'une valeur bien supérieure à celle des deux victimes, fermé la bouche au propriétaire, et quand deux officiers, livrant les coupables à la vindicte publique, les eurent remis à la garde nationale rangée sous les armes pour une aussi grande af-

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

faire. Voilà en peu de mots le seul reproche que puissent adresser à la division Valdès les autorités de quelque pays que ce soit!

La relégation des Constitutionnels à Port-de-Lannes n'était que provisoire; et le gouvernement français, cédant aux instances réitérées et même comminatoires du cabinet de Madrid, venait de faire parvenir au sous-préfet de Dax l'ordre de diriger les Réfugiés sur Bourges; en conséquence, ce fonctionnaire fit savoir au maire de Lannes le contenu des dépêches qu'il avait reçues, avec invitation expresse de faire sur-le-champ commencer le mouvement de départ. Nous avons remarqué dans la lettre du sous-préfet une phrase que nous rapportons ici, en nous abstenant d'y faire la moindre observation : « Je vous engage, » M. le maire, à faire exécuter ces ordres avec » tous les égards dus au malheur; mais, en cas » de nécessité, je tiens à votre disposition une » force armée suffisante pour faire respecter les » volontés du Ministre. » Communication de dispositions aussi bénignes fut faite au chef du dépôt, qui se contenta de remettre au maire la réponse suivante :

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

« Lannes, 13 novembre 1830.

» J'ai bien reçu, monsieur, votre lettre datée du 13 de ce mois, ainsi que la copie des ordres qu'elle renfermait. Aussitôt après sa réception, j'en ai communiqué le contenu à mes compatriotes. Tous, ainsi que moi, ont témoigné leur surprise de pareilles mesures prises à l'égard de gens paisibles se conformant en tout aux lois d'un pays libre dans lequel ils ont cherché un asile. C'est en implorant la protection de ces mêmes lois que tous ont résolu de ne point obtempérer aux ordres de M. le préfet, ordres qui du reste peuvent avoir été arrachés par la fraude ou la malveillance à la religion du gouvernement français.

» Nous avons été long-temps victimes d'un gouvernement oppresseur; trompées par les ennemis de l'ordre et de la tranquillité publique, les autorités peuvent encore employer contre nous les argumens dont s'est servi le ministère de 1823. Elles peuvent envoyer contre nous des sbires, des gendarmes; mais, forts de nos malheurs et de notre résignation, nous appellerons de ces violences à la France de 1830 et à l'Univers entier. »

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

Cette lettre ne satisfit que médiocrement M. Dabadie; néanmoins il la fit parvenir en toute hâte au sous-préfet, qui, aussitôt sa réception, partit pour Lannes, où il arriva dans la soirée du 13. Les principaux officiers se rendirent à l'invitation qui leur fut faite de se transporter chez le maire, dans la maison duquel le sous-préfet et le lieutenant de gendarmerie étaient descendus. Ces messieurs se référèrent entièrement à la réponse qu'avait faite M. Leguia, et déclarèrent de rechef qu'ils ne quitteraient le pays, que chassés par la violence, invoquant la tranquillité qui n'avait pas été troublée un seul instant pendant la durée de leur séjour. A la suite de cette conférence, ils dépêchèrent un exprès au général Valdès, qui était au Saint-Esprit, pour l'informer de ce qu'on exigeait d'eux. Le sous-préfet, se retranchant avec la plus grande modération derrière les ordres ministériels, accorda la nuit pour le retour du messager, et partit en laissant comme ultimatum que, si le lendemain la troupe n'était pas en marche à six heures du matin, la force armée serait prête à l'y contraindre.

Quelques précautions que l'on pût prendre pour dérober aux soldats la connaissance de ces menaces, elles commençaient à transpirer et à les

inquiéter, d'autant plus qu'ils n'en entendaient parler que confusément. Les Français surtout, auxquels les gendarmes et l'appareil des violences inspiraient la plus vive horreur, organisaient déjà des moyens de résistance, lorsque quatre officiers de cette nation, redoutant les dangereux résultats d'une semblable effervescence, et usant de l'ascendant qu'ils avaient su acquérir sur l'esprit de leurs compatriotes, rédigèrent, le soir même de la visite du sous-préfet, la proclamation suivante, pour laquelle et quelques faits accessoires nous laisserons parler le *Mémorial Bordelais* du 23 novembre 1830, n.° 7460 (article communiqué par un témoin oculaire) :

« Port-de-Lannes, 14 novembre 1830.

» Le hasard m'ayant conduit hier soir dans la commune d'Orthevielle, près Lannes, j'étais chez M. le maire, lorsqu'à huit heures du soir, ce fonctionnaire reçut une lettre par un gendarme, de la part de M. le sous-préfet de Dax, datée et écrite du Port-de-Lannes. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le maire, vous êtes prié, et au be-
» soin requis, de vous rendre demain matin, à
» cinq heures, au Port-de-Lannes, avec tous les

» hommes de la garde nationale de votre com-
» mune, armés de fusils chargés, etc. »

» Nous fûmes bientôt fixés sur l'objet de cette réquisition; il s'agissait de chasser par la force armée tous les réfugiés espagnols et français qui se trouvaient à Lannes. Ce matin donc, je me suis rendu avec ces messieurs sur les lieux. Les gardes nationales de plusieurs communes voisines y étaient déjà réunies; et M. le sous-préfet, qui avait passé la nuit à Peyrehorade, arriva à Lannes à dix heures du matin, à la tête de la garde nationale de cette ville.

» M. le sous-préfet avait ordre de faire exécuter l'évacuation de gré ou de force. Cet ordre fut signifié aux Réfugiés, qui répondirent qu'ils ne céderaient qu'à la force : c'est ce qui fit recourir M. le sous-préfet aux moyens de rigueur. Les Réfugiés avaient fait savoir à Valdès, qui se trouvait à Saint-Esprit, qu'ils n'obéiraient qu'à ses ordres. Ce chef arriva au Port-de-Lannes presqu'en même-temps que M. le sous-préfet. Un entretien fort long eut lieu entre ces deux messieurs. Valdès réclamait vivement les droits d'hospitalité et de cette liberté dont on les dépouille si cruellement. M. le sous-préfet de protester qu'il ferait exécuter rigoureusement l'ordre

du gouvernement. Enfin, on promit l'évacuation, mais à condition qu'on serait conduit à Peyrehorade, et de là ailleurs, par la force armée et avec les honneurs hostiles de guerre. Le mouvement s'est exécuté, et j'ai vu ces malheureux conduits sous bonne escorte vers Peyrehorade. Les gardes nationaux ont montré beaucoup de prudence et un vif intérêt à la position des proscrits; ils ont employé la force morale avec tous les égards dus au malheur. Le nombre de ces proscrits est de trois cents, qui forment les débris de l'armée de Valdès. Le désespoir était vivement exprimé dans les traits et les paroles des chefs.

» Les chefs que j'ai entretenus en particulier, m'ont dit, les larmes aux yeux : « Nous sommes bien malheureux d'être ainsi traités par le gouvernement français; cependant nous combattions à Paris, et nos soldats n'ont commis aucune mauvaise action, même après leur défaite. » Ils m'ont remis une proclamation, sous la date d'aujourd'hui, que je transcris plus bas.

» La garde nationale de Bayonne a refusé de marcher contre les réfugiés de St.-Esprit : ils demeurent encore sous sa protection. »

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

« Du camp de Lannes, 14 novembre 1830.

» Soldats!

» Vous étiez presque tous à Paris lorsque la » liberté a reparu en France : vous n'avez pas re- » gardé votre tâche comme accomplie, vous avez » voulu délivrer l'Espagne du joug odieux qui » l'opprime; vous avez combattu à Vera et à Zu- » garamurdi, ce n'est pas assez; vous avez prouvé » que vous étiez braves, on le savait; maintenant » on attend plus de vous : l'adversité ne peut plus » vous abattre, vous saurez être calmes, même » au milieu des persécutions. Le pouvoir peut se » tromper à notre égard : on veut nous faire » rentrer dans l'intérieur de la France, quand » les intérêts de la liberté nous retiennent aux » frontières; ne cédons qu'à la force, pas de ré- » sistance, et subissons les lois des baïonnettes. » L'erreur ne peut durer long-temps; nous sau- » rons prendre notre revanche : car, vaincus que » nous sommes, nous avons néanmoins remporté » la victoire : nous étions trois cents; ils étaient » six mille huit cents... En attendant, obéissance » à vos chefs et le plus grand silence devant la » force armée.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

» Vous êtes libres, vous êtes Français, vous » êtes dans vos foyers, vous pouvez disposer de » vous; mais nous ne pouvons penser qu'après » avoir acquis tant de gloire en si peu de temps » et obtenu tant de titres à la reconnaissance des » Espagnols, vous méconnaissiez jamais les ordres » du brave général Valdès, dont tous les officiers » français sont jaloux de suivre la bonne ou mau- » vaise fortune : Ils vous donneront l'exemple.

» A vos rangs, et montrez que vous étiez à » Paris ou dignes d'y être. »

Cette allocution fit comprendre aux soldats quelles étaient les intentions de leurs chefs, et leur maintien devant la gendarmerie fut tel qu'on devait l'attendre des promesses qu'ils avaient faites après la lecture de la proclamation.

La présence de deux cents gardes nationaux et de trente gendarmes ne put déterminer le chef du dépôt à ordonner le départ avant l'arrivée du général, qui, parti du Saint-Esprit aussitôt l'avis qu'il avait reçu, arriva à Lannes vers les dix heures. Valdès reçut encore dans cette circonstance les preuves d'un attachement et d'un dévoûment sans bornes. Après une conférence de quelques instans avec les autorités et ses officiers supérieurs, le départ fut arrêté, et ce pour des

causes que nous déduisons plus bas. Valdès reprit la route du Saint-Esprit, en ordonnant toute fois à ses soldats de céder à la violence. Il devait rejoindre à Dax les restes de sa division. On se mit en marche entre deux haies de gardes nationaux; trente gendarmes formaient l'arrière-garde. Deux heures après on arriva à Peyrehorade, qui était le but de la première journée.

Pendant la résidence des Constitutionnels à Lannes, Mina avait licencié ses soldats errans au Saint-Esprit. Plusieurs, sans secours et dans la plus terrible pénurie, furent recueillis par Valdès et envoyés au dépôt; dans ce nombre, quoique très-petit, se trouvaient des jeunes gens de seize à dix-sept ans. Nous entrons dans ces détails, parce que plus tard nous aurons à reparler d'eux. C'est également à Lannes que nous vîmes, pour la dernière fois, le chef d'état-major Minuisir, qui, plus heureux que nous, est allé combattre pour la liberté des Belges... Il était venu nous annoncer, de la part du général, que les Français étaient libres de suivre la fortune des Espagnols, et qu'officiers et soldats, il les considérerait toujours à l'égal de ses compatriotes.

De fortes raisons avaient déterminé le général Valdès à se conformer aussi promptement aux dé-

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

cisions ministérielles. Il venait d'apprendre que les banquiers, qui jusqu'alors s'étaient exécutés de bonne grâce pour la cause de la liberté, informés de l'adhésion du gouvernement français aux prétentions de Ferdinand, étaient décidés à ne plus subvenir aux besoins des Constitutionnels. Le premier résultat du mouvement rétrograde sur Bourges fut la perte du crédit dont on avait joui jusque-là; d'un autre côté, les fournisseurs, qui dans leur bruyant libéralisme avaient accordé des termes illimités, accoururent au jour du revers et dévorèrent le peu d'argent comptant qui restait au général; ces chauds patriotes ne donnèrent aucun répit que leurs déloyales fournitures ne fussent acquittées jusqu'au dernier sol. *Væ victis...*

Les ordres du gouvernement français mirent Valdès dans la dure nécessité d'avoir recours aux subsides qui lui étaient offerts, si ses compagnons d'infortune consentaient à se rendre à Bourges; il fallut en passer par où l'autorité voulut. De nouveaux tourmens, de nouvelles humiliations attendaient les vaincus sur toute la longue route qu'ils avaient à parcourir, victimes d'un jésuitisme machiavélique...

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

CHAPITRE IX.

Peyrehorade. — Ses habitans. — Dax. — Sérénade au général Valdès. — Mont-de-Marsan. — Le général Lapérisse. — Passe-ports d'indigens. — Roquefort. — Captieux. — Bazas. — Langon. — Fête nationale. — Bordeaux.

N'AYANT plus à entretenir le lecteur de faits qui se rattachent d'une manière directe à la cause des Espagnols constitutionnels, notre tâche pourrait, à certaines personnes, paraître accomplie; mais nous avons encore à acquitter la dette de la reconnaissance, et celle que la vérité impose aux véritables amis de l'indépendance. Nous avons promis l'exactitude la plus scrupuleuse; jusqu'à présent nous avons rempli notre engagement; maintenant il nous reste à mettre au grand jour les traits de générosité dont se sont plus à nous combler des citoyens vraiment libéraux, et à dé-

voiler la continuité d'humiliations, de duretés et de mauvais procédés dont nous ont abreuvé presque toutes les autorités civiles et militaires. Comme nous citons les personnes par leurs noms ou par leurs qualités, de sorte qu'on ne puisse pas s'y tromper, nous bravons les réfutations, et à plus forte raison les menaces dont nous avons été l'objet.

Le départ de Lannes s'était effectué aux cris de *Vive la Liberté! la Constitution ou la Mort!* ces mêmes cris furent répétés en entrant dans Peyrehorade. La garde nationale, qui avait escorté les Réfugiés, était en grande partie de cette ville; aussi a-t-il été facile de voir qu'elle avait été chargée d'un service bien peu en harmonie avec ses sentimens. La preuve la plus palpable ne s'en fit pas attendre long-temps. Le commandant ayant fait faire halte sur une des places de la ville, les rangs furent rompus, et un instant après les gardes nationaux, fraternisant avec les Constitutionnels, se promenaient avec eux de la façon la plus amicale. Une véritable rivalité régnait entres ces bons citoyens; c'était à qui s'empresserait d'admettre à ses foyers ceux qu'ils appelaient avec justice les martyrs de la liberté.

Pourtant le maire s'occupait avec zèle de pour-

voir aux logemens ; mais la majeure partie des billets devint surérogatoire, les habitans ayant recueillis chez eux deux et trois Constitutionnels, selon l'importance de leurs moyens. Parmi les honorables citoyens dont nous serions à même de faire une mention méritée, nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer MM. Labastie frères, dont les soins, les égards, les prévenances ont été au delà de ce que nous pourrions exprimer. Peu de lignes en donneront une idée. L'ordre du sous-préfet étant que la colonne des Réfugiés eût à se remettre en marche le 15, à sept heures du matin, pour Dax, on se dirigea sur cette ville (éloignée de Peyrehorade de neuf lieues de poste) à travers les chemins les plus affreux, route qu'il fallait entreprendre sans espoir de rencontrer un seul village où l'on pût trouver les moindres subsistances. Faute de transports et de sacs, il était devenu impossible de se prémunir du plus mince approvisionnement. M. Hyppolite Labastie, au courant de cette sorte de disette, eut la prévoyance délicate de faire porter au tiers de la marche de l'eau-de-vie et du pain en quantité suffisante pour en distribuer aux officiers et aux soldats une ration capable de les aider à atteindre sans souffrances la destination de la journée. M. Hyppolite La-

bastie, quoique gravement indisposé, avait accompagné la colonne jusqu'à l'endroit où il avait fait parvenir les provisions.

La réception faite à Dax aux Réfugiés différa essentiellement de celle qu'ils avaient rencontrée à Peyrehorade. Dès cette ville ils cessèrent d'inspirer de l'intérêt et devinrent en butte à une insultante curiosité. A une heure de relevée ils firent leur modeste entrée dans le chef-lieu de sous-préfecture du département des Landes. Les autorités, qui pourtant devaient avoir connaissance de leur passage, ne s'étaient point occupées des billets de logement. On fut obligé d'attendre pendant deux heures au milieu des rues le retour de messieurs les employés; la nuit approchait, que les malheureux soldats, exténués de lassitude, gissaient encore sur le pavé. Jusqu'à Peyrehorade la troupe avait été soldée de deniers provenant des caisses de la Constitution; mais à Dax cette dépense retombait naturellement à la charge du gouvernement français, puisque le mouvement rétrograde qu'exécutaient les Constitutionnels n'était pas volontaire. Le sous-préfet ne voulut d'abord entendre parler d'aucuns frais, alléguant qu'il avait bien reçu l'autorisation de faire rentrer les Espagnols dans l'intérieur, mais qu'il n'avait

été question d'aucune indemnité. Sur l'observation qu'on ne dépasserait pas Dax sans s'être entendu sur cette matière d'une manière positive, le sous-préfet consentit à prendre sur lui de donner, sans nulle distinction de grade, les secours auxquels ont droit les indigens, quinze centimes par lieue. Ainsi le premier jour (16 novembre 1830) où les faibles débris de la division Valdès furent à la charge du gouvernement français, se passa sans que les soldats reçussent de paye... ils éprouvèrent, sans pouvoir l'adoucir, le tourment aigu de la faim.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, le général Valdès rejoignit la colonne dans la soirée du 16. Son apparition eut lieu fort à propos pour engager les autorités à se montrer un peu plus prodigues. Après quelques débats, tout fut arrangé à la satisfaction du général. Dès le lendemain, une partie de la colonne partit pour Mont-de-Marsan. Il avait été formé deux détachemens qui voyageaient à un jour de différence pour éviter l'encombrement dans les communes de peu d'importance. Un concert, fort bien exécuté sous les fenêtres du général Valdès, fut un hommage qui tempéra la froideur de l'accueil fait à Dax aux Constitutionnels.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

Bourges avait été, dès le principe, indiqué comme le terme des tribulations qui pesaient sur les libéraux espagnols; néanmoins le bruit courait qu'à Mont-de-Marsan des mesures définitives seraient prises à leur égard, et qu'un lieu de séjour leur serait fixé à une distance moins éloignée. Le général Lapérisse avait été envoyé de Paris pour donner à la marche des Réfugiés une forme régulière. Fondé de pouvoirs à cet effet, ce général venait pour se concerter avec les autorités civiles. Malgré ses soins, c'est à Mont-de-Marsan que furent délivrés, à de braves militaires, ces passe-ports que le pouvoir réserve à l'indigence et au vagabondage!!

Un officier supérieur, le commandant Albeniz (1), s'étant recrié sur l'ignominie d'un pareil traitement, il lui fut répondu qu'on manquait de feuilles de route. (Manquer de feuilles de route à Mont-de-Marsan, chef-lieu de pré-

(1) Le commandant Albeniz, dont nous avons à tort oublié de faire mention en temps et lieux, se trouvait, ainsi que Don R. Trias, aux actions de Vera et de Zugaramurdi. Nous nous plaisons à réparer ici l'omission involontaire que nous avons faite de cet honorable militaire.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

fecture des Landes !) On ajouta que du reste les Réfugiés ne devaient pas, ainsi qu'ils le disaient, se considérer comme prisonniers de guerre;... que les attentions dont les entouraient les autorités devaient être prises en considération;... que la sollicitude du gouvernement s'était étendue jusque sur le choix de leur résidence; que Bourges... Bourges, s'est écrié avec un rire amer un Espagnol auquel cette ville avait servi de prison en 1823; Bourges, et nous ne sommes pas prisonniers!!... Il faut convenir que le choix était bien maladroit ou profondément méchant; ne devait-il pas sauter aux yeux que dans l'esprit de ces malheureux, de pénibles souvenirs se rattachaient à la capitale du Berri.

Les difficultés éprouvées à Dax pour le paiement des troupes se représentèrent à Mont-de-Marsan. Malgré la présence du général Lapérisse, les soldats restèrent sans pain toute la journée du 19, et de violens murmures éclataient déjà, lorsqu'à neuf heures du soir le prêt leur fut délivré. Après une organisation tant bonne que mauvaise, la marche fut continuée avec un itinéraire tracé jusqu'à Bordeaux. Il était raisonnable de supposer qu'on avait pris les précautions propres à éviter toute altercation avec les autorités des pays qu'on

aurait à traverser. Il en arriva tout autrement. Le maire de Roquefort s'exécuta franchement pour les billets de logement; mais, à Captieux et à Bazas, ils furent refusés avec la plus révoltante dureté. Le maire de Langon aima mieux faire les frais du bateau à vapeur que de loger les Réfugiés. Une fête nationale était célébrée dans cette ville au moment du passage des Constitutionnels; la garde nationale de Bordeaux venait fraterniser avec celle de Langon pour l'inauguration des couleurs de QUATRE-VINGT-NEUF; la joie qui brillait sur la figure des Français, et la douleur qui perçait dans les traits des Espagnols, formaient un contraste frappant, dont nous laisserons rendre compte au *Mémorial Bordelais* du 23 novembre:

« Il est difficile de peindre le mouvement et l'enthousiasme qui animait cette ville aux vieux sentimens patriotiques, lorsque notre bataillon citoyen a traversé ses murs. Disons cependant qu'à cette marche triomphale s'est mêlé un triste incident: de malheureux Espagnols arrivaient en ce moment, pâles et abattus, et regardaient douloureusement passer ce brillant cortége. Que le spectacle des fêtes de la liberté doit être amer au cœur d'un proscrit, qui du haut de la frontière vient d'assister aux sanglantes saturnales dont le

despotisme souille sa patrie! Ah! ils ont pu lire dans les regards de nos soldats citoyens le touchant intérêt qu'inspirait la vue de leurs nobles haillons! »

Le 21 novembre débarquèrent à Bordeaux, dans un état de délabrement complet, les restes déplorables de la division Valdès. Un séjour fut accordé.

A Bordeaux put être apprécié dans toute son étendue le malheur des Réfugiés; les soldats mal vêtus et nuds pieds excitaient la plus vive pitié. Malgré toute la bonne volonté du maire, la solde ne leur fut pas encore faite avec la régularité que réclamait la nécessité la plus impérieuse; et sans l'hospitalité généreuse des Bordelais, plusieurs de ces infortunés auraient subi toutes les conséquences de leur misérable situation.

Le maire de Bordeaux ayant manifesté les dispositions les plus favorables à l'égard des Libéraux, on crut devoir lui faire observer l'inconvenance des passe-ports délivrés à Mont-de-Marsan, et solliciter au près de lui l'obtention de feuilles de route militaires. Comme la révocation des mesures prises n'était pas de la compétence de ce fonctionnaire, il invita le général à adresser cette réclamation au préfet. Tous les

officiers se rendirent à la préfecture, d'où ils furent renvoyés au lieutenant-général Janin, commandant la division. Aucun ordre ministériel n'étant parvenu à ce sujet, il fut répondu qu'au préfet seul était réservé de trancher la question. Retour à la préfecture, dont les parquets furent jonchés de passe-ports lacérés par les officiers indignés d'être assimilés à des gens sans aveu.

Grâces à l'intervention du maire de Bordeaux, qui reçut M. Valdès avec la considération qui du reste lui était due, le général Janin consentit à prendre sur lui de faire délivrer des feuilles de route à la division. Le sous-intendant en traça l'irrévocable itinéraire jusqu'à Bourges. Nous ne terminerons pas ce chapitre sans rendre hommage à la philantropie des Bordelais et au noble caractère de M. le maire dont nous regrettons de ne pouvoir fournir le nom qui nous est échappé.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

CHAPITRE X.

Libourne. — Périgueux. — Compagnie sacrée de Mina. — Bergerac. — Le sous-intendant de Périgueux. — Lettre à l'Echo de Vézone. — Limoges. — Misère des troupes. — Imprévoyance du gouvernement français. — Le ministère. — Bourges. — Licenciement. — Réflexions.

Les deux détachemens de la division Valdès qui s'acheminaient sur Bourges avaient à leur tête, l'un, le commandant Don R. Trias, l'autre, le capitaine de la 2.e compagnie, Don F. Polo (1). Dorénavant les Réfugiés ne devaient avoir affaire qu'aux sous-intendans. Le passage à Libourne n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la rencontre qui fut faite des officiers de Mina, se ren-

(1) Nous rectifions ici, crainte de confusion, et sur l'observation qui nous en a été faite, l'ortographe du nom de ce capitaine qui est cité précédemment au nombre des personnages composant l'expédition de la Mary.

dant à Périgueux, qui leur avait été assigné pour résidence. Les soldats de ce corps furent repartis tant dans cette dernière ville qu'à Bergerac. Ainsi les troupes de Mina, qui se trouvaient avoir beaucoup moins souffert que celles de Valdès, avaient, on ne sait trop par quel motif de préférence, une destination bien moins éloignée.

Le sous-intendant de Périgueux avait passé la revue du détachement commandé par M. Trias; celui du capitaine Polo fut soumis à la même formalité, à l'exception que, pour ces derniers fragmens, M. le sous-intendant ne se borna pas à s'acquitter de ses fonctions, qui consistaient à constater purement et simplement l'identité des individus portés sur la feuille de route, et qu'il crut devoir, en les remplissant, accompagner de réflexions excédant ses pouvoirs et très-désobligeantes pour ceux sur qui elles tombaient.

Par exemple, comme il faisait le dénombrement de la 3.e compagnie, il échappa à M. le sous-intendant, en désignant les jeunes soldats de Mina recueillis par Valdès à Lannes, des expressions qu'un officier ne crut pas devoir laisser passer sans en relever l'inexactitude. La publicité étant la seule arme du malheur, la lettre suivante fut adressée à *l'Echo de Vézone*:

« Monsieur,

» Monsieur le sous-intendant militaire de votre ville a passé ce matin la revue du dernier détachement des débris de la division Valdès.

» En s'arrêtant devant la 3.e compagnie, ce fonctionnaire s'est écrié qu'il s'y rencontrait des *enfans propres tout au plus à faire des décrotteurs.*

» Plein de confiance dans votre impartialité, il m'importe de détruire l'impression défavorable qui pourrait résulter d'une pareille exclamation, qui n'a été que trop entendue. Quatre ou cinq jeunes gens de seize à dix-sept ans, qui pourtant ont combattu à Paris (car il n'est plus d'âge pour la gloire), se trouvent dans nos rangs. Ils ont été recueillis à Lannes par M. Valdès, après le licenciement effectué à Bayonne par le général Mina.

» La 3.e compagnie, composée lors de sa formation d'anciens soldats et d'hommes aussi intrépides que remplis de bonne volonté, s'est distinguée à Vera, à Zugaramurdi; et, malgré leur peu d'apparence, ceux qui en font partie se montreraient encore tels qu'on les a vus sur le champ de bataille.

» J'ose espérer, monsieur, que vous voudrez bien donner place dans votre estimable journal à l'expression de la plus franche vérité.

» Votre très-dévoué serviteur,

» C. DE FRÉMICOURT,

» Sous-lieutenant à la 3.e compagnie du 1.er bataillon de la Liberté, division Valdès.

» Périgueux, 28 novembre 1830. »

Vu l'authenticité du fait, l'écrivain de cette lettre ne s'attendait pas au refus qu'il éprouva de la part du rédacteur du journal précité; mais quel fut son étonnement, quand il apprit que, non content d'avoir refusé l'insertion, le journaliste avait été soumettre la lettre au sous-intendant? Le courroux qu'exhala ce dernier, et les menaces d'en référer au général Valdès et au ministre de la guerre, pour la punition de l'officier assez audacieux pour ne pas laisser insulter sans répliquer ceux qu'il commandait, ont été jusqu'à présent sans effet, et l'auteur saisit l'occasion de livrer à la publicité le zèle caustique et surtout bien entendu de M. le sous-intendant de Périgueux. Nous ajouterons encore que le hasard amena, quelques heures après la revue, sous les yeux de

upna

ce même fonctionnaire, l'un des objets de ses railleries intempestives, et que, s'adressant à un officier de gendarmerie avec lequel il se promenait, il ajouta encore, en montrant le jeune volontaire : *Ça reçoit pourtant la paye d'un bon soldat.* « *Oui*, répondit ce dernier, qui, hors des rangs, était en droit de se défendre, *et quoique petit, je saurais gagner aussi bien que vous la croix que vous portez.* »

Il ne se passa jusqu'à Limoges rien qui mérite d'être rapporté; dans cette ville nous rencontrâmes les détachemens des divisions Vigo, Plazencia et Guerrea, qui avaient à parcourir la même distance que nous, et arrivaient de Saint-Jean-Pied-de-Port, d'où les avaient chassés des dispositions semblables à celles prises contre les patriotes de Valdès.

On pût voir dans cette ville que les autres corps n'avaient pas été mieux partagés que les soldats de ce dernier, et que leur dévoûment était au moins égal au leur. Un détachement du général Vigo eut à se louer de l'intérêt que manifestèrent pour sa détresse les libéraux Limousins; car, outre la reception la plus gracieuse, il fut ouvert en leur faveur une souscription dont le montant ne laissa pas que d'être très-satisfaisant.

Les difficultés sans cesse renaissantes toutes les fois qu'on était contraint de se mettre en relation avec les autorités, laissèrent assez entrevoir jusqu'à quel point l'imprévoyance était poussée, puisque le passage des colonnes n'était annoncé que par l'apparition des premiers arrivés, et maintes fois il fut répondu, à diverses demandes, qu'aucune instruction n'avait été donnée concernant les Réfugiés. Heureux ces derniers quand les réponses n'étaient pas suivies de commentaires humilians!...

Enfin, après une marche pénible de près de deux cents lieues, parvinrent à Bourges, malgré l'intempérie de la saison, les derniers détachemens des divisions Vigo, Valdès et Plazencia. Le système coërcitif, adopté envers les Constitutionnels, a toujours été, ainsi que nous l'avons maintes fois répété, le fruit des intrigues actives de Calomarde, système honteux de déception, dont le sanglant ridicule est prêt à accabler le ministère qui en a été dupe. L'internation des Réfugiés n'a pu être consentie sans la stipulation secrète de quelque compensation. Le droit des gens libres a été violé d'une manière trop évidente, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce sujet, et cela pour quelques promesses fallacieuses

qui ne seront tenues qu'autant que l'intérêt des fanatiques sera d'y être exacts. Car, de bon compte, quel mal faisaient sur les frontières les divers rassemblemens formés par les chefs constitutionnels? Ils apportaient inoffensifs une certaine aisance dans les villages où ils séjournaient; partout ils ont été regrettés... Le voisinage de l'Espagne effrayait, il est vrai, le despote qui l'opprime. Et voilà que peu de temps après que ces lignes auront été tracées, on va lancer sur lui ces mêmes rebelles (transformés en légion étrangère) qu'un gouvernement faible a rendus le jouet de ses perpétuelles oscillations!... Quel jeu après juillet 1830... sous un roi citoyen!

Les Espagnols, Italiens, Portugais, en un mot, tous les Réfugiés étrangers étaient, certes, bien malheureux; mais combien ils furent cruellement punis de leur enthousiasme libéral ces jeunes Français qui, croyant avoir été conséquens avec les principes qu'ils avaient défendus dans les trois jours, coururent aux Pyrénées, et qui plus tard furent, sur une simple revue de M. le lieutenant-général Petit et du préfet du Cher, licenciés avec ces infâmes passe-ports d'indigens. Ils ont été jusqu'à pouvoir justement regretter la part qu'ils ont prise à la régénération de leur

pays. Avoir combattu à Paris en juillet et dans les rangs espagnols en octobre, suffit-il donc pour être mis à l'index par le pouvoir actuel? Quelle humiliation n'ont-ils pas eu à subir en se présentant dans leurs foyers, les porteurs de ces pancartes honteuses! Et ces artisans, voués par le manque de travail à un vagabondage presque certain, ils cheminent vers Toulon, nus et dans le même état de détresse où ils se trouvaient en arrivant de la Péninsule! Un ordre ministériel les envoye périr à Alger!... Quoi de plus équitable? ils étaient tous à Paris dans les trois jours!...

Oui, les tentatives des généraux Valdès, Vigo et Mina, étaient, quoi qu'on en puisse dire, très-opportunes...

Oui, elles auraient eu tout le succès qu'on devait en attendre, si le gouvernement français avait su prévoir que les Carlistes, qu'il ménageait en persécutant leurs adversaires, leveraient plus tard leurs têtes menaçantes tant en France qu'en Espagne.

Des objections sans nombre ont été faites de toutes parts sur le peu de forces avec lesquelles les généraux patriotes avaient osé tenter le sort des combats; mais connaissait-on la profondeur de leurs vues? savait-on leurs ressources? On

ignorait les intelligences ménagées dans l'intérieur de l'Espagne; on ignorait que deux fois, ralliés à la cause constitutionnelle, les garnisons de Pampelune et de St.-Sébastien ont été changées à la vue des Libéraux; on ignorait l'infatigable activité de Torrijos sur les côtes de l'Andalousie; et, d'ailleurs, que penser d'un gouvernement assez faible, au point de mettre quinze jours à rassembler six à sept mille soldats pour opposer à une poignée d'hommes, dont un seul jour aurait pu éclairer l'attaque et l'anéantissement.

Ils ont souri d'un air de pitié dédaigneuse au récit de nos malheurs, ces gens apathiques qui, subissant honteusement tous les jougs, vont partout au jour du succès se pavaner d'un *modérantisme* qui n'est, la plupart du temps, qu'une insigne lâcheté; et qui, déserteurs de la cause qu'ils soutenaient la veille, vont se prosterner devant le soleil levant... Ont-ils des titres, des places, des rubans? tout ce qui peut porter ombrage à la paisible jouissance de ce qu'ils possèdent, sans l'avoir mérité, devient à leurs yeux contraire à *l'ordre et à la tranquillité publique.* Quinze jours après la révolution de juillet, les libéraux espagnols sont tout à coup devenus des rebelles dont il était important de réprimer les

tentatives incendiaires, dût-on les traquer comme des bêtes fauves.

En vain les Lafayette, les Mauguin, ont élevé leurs voix généreuses pour défendre les intentions des proscrits; en vain ils ont voulu faire apparaître, au milieu de cette chambre *fainéante*, les ombres sanglantes qui, du haut des Pyrénées, implorent une vengeance que leur doit le peuple français. Les Espagnols n'en ont pas moins été considérés par le pouvoir comme des *révolutionnaires*, et les Français, qui de Paris avaient été leur prêter assistance, comme des *jacobins*. Et cette tourbe qui bourdonne au faîte de la puissance est parvenue à rendre sourd à nos malheurs un prince qui, s'il les avait connus, n'aurait pas manqué d'en interrompre la longue durée. Aussi les Belges, sans leur énergique résistance, eussent-ils été écrasés aux yeux de la France, spectatrice immobile de la plus détestable boucherie? Aussi le dernier soupir du dernier Polonais va-t-il parvenir incessamment à Paris, sans qu'aucune mesure ait été prise pour faire cesser le carnage! Et, malgré la vaillance héroïque des descendans de l'immortel Poniatowski, Varsovie en cendres a peut-être déjà vengé l'incendie de Moscou... Les flammes en

viendront-elles éclairer les Français sur les crimes des tyrans, et les accuser, sans qu'ils puissent jamais s'en laver, de la plus froide et de la plus noire ingratitude! Aussi les Italiens et les Piémontais, partis pour l'affranchissement de leur beau pays, viennent-ils d'être arrêtés dans leur élan généreux! Et les détenteurs du pouvoir n'ont pas rougi, en consommant leurs violences illégales, d'ajouter qu'un *peuple qui ne pouvait sans secours conquérir sa liberté, en devenait par cela même indigne.*

En tombant sous le fer des masses autrichiennes, par le souvenir de vos glorieux ancêtres, Italiens, ne nous maudissez pas! des cœurs vraiment français battent encore pour la liberté; et quoiqu'ajournée par le *modérantisme,* l'inertie et le fanatisme, l'aurore de son triomphe ne tardera pas à luire!...

FIN.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

TABLE.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur la situation politique des Espagnols prisonniers ou émigrés, par suite de l'invasion des Français en 1823. — Leur intention de rendre la liberté à leur pays avant les événemens de juillet. — Hésitation et refus du général Mina. — Armement de la Mary. — Projet de débarquement du général Torrijos. — Noms des personnages composant l'expédition. — Saisie du bâtiment. — Amende et décret de prise de corps. — Juillet. — Passage en France. — Arrivée à Bayonne.

CHAPITRE II.

Valdès. — Dépôt d'Ustaritz. — Commencement des persécutions du baron du Hart, sous-préfet de Bayonne. — Campillo. — Gendarmerie — Dispersement. — Vigo à Bayonne. — Entrevue de Vigo tant avec Valdès qu'avec les officiers de ce dernier. — Détachemens de Paris. — Leur composition. — Visite du sous-préfet de Bayonne. — La douane et la force armée. — Consigne contre Valdès et ses officiers. — Deux bataillons de la garnison de Bayonne. — Départ nocturne pour l'Espagne.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

CHAPITRE III.

Marche nocturne. — Ustaritz. — Espelette. — Halte. — Première désertion. — Vigo et Valdès à Urdach. — Zugaramurdi. — Reconnaissances. — La compagnie sacrée. — Les bataillons. — Les sociétés philantropiques. — Les canons et les fournisseurs. — L'esprit du pays. — La Navarre.

CHAPITRE IV.

Marche sur Vera. — Premier engagement. — Prise de Vera. — Le fort. — La compagnie sacrée. — Retraite. Combat nocturne. — M. Minuisir. — Le général Valdès. — Démoralisation. — Seconde désertion. — Combat de Zugaramurdi. — Juanitto. — Ses blessés. — Promotions. — Le camp. — Mina. — Prise du fort de Vera. — Sa marche en avant.

CHAPITRE V.

Vigo, Guerrea, Plazencia, San-Miguel. — Persécution. — Mort de Chapalangara. — Vera. — Ernani. — Irun. — Mina et Valdès. — Les Espagnols. — Avis de Mina. — Ses forces à Vera.

CPAPITRE VI.

Avis tardifs de Mina. — Ses conseils. — Bataille de Vera. — Trahison des habitans. — Les prêtres. — Mort de Plaza. — Les grenadiers. — Les lanciers. — La Bayonnette. — Orogne. — Irun. — Forces et pertes respectives. — Fautes des deux partis.

upna Universidad Pública de Navarra Nafarroako Unibertsitate Publikoa

CHAPITRE VII.

St.-Jean-de-Luz. — Nouvelles de Vera. — Les Royalistes après la victoire. — Le sous-préfet de Bayonne. — Les blessés. — La garde nationale. — Une dame charitable. — Le Saint-Esprit. — Les troupes de Mina. — Réception faite aux déserteurs. — Mina. — Port-de-Lannes.

CHAPITRE VIII.

Port-de-Lannes. — Ses habitans. — Exercice. — Maraude. — M. Minuisir. — Le sous-préfet de Dax. — Lettre. — Réponse. — Proclamation. — Encore la gendarmerie. — La garde nationale. — Départ de Port-de-Lannes.

CHAPITRE IX.

Peyrehorade. — Ses habitans. — Dax. — Sérénade au général Valdès. — Mont-de-Marsan. — Le général Lapérisse. — Passe-ports d'indigens. — Roquefort. — Captieux. — Bazas. — Langon. — Fête nationale. — Bordeaux.

CHAPITRE X.

Libourne. — Périgueux. — Compagnie sacrée de Mina. — Bergerac. — Le sous-intendant de Périgueux. — Lettre à l'Echo de Vézone. — Limoges. — Misère des troupes. — Imprévoyance du gouvernement français. — Le ministère. — Bourges. — Licenciement. — Réflexions.

FIN DE LA TABLE.